


DU MOIS

PARÂÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS - 57 rue de Clignancourt, 75018 Paris. Tél. 01 42 59 34 10. Fax 01 42 55 16 17. - N° 77 - OCTOBRE 2001 - 14 FRANCS

LE NOUVEAU VISAGE DE LA PROSTITUTION

Le développement de réseaux mafieux internationaux de trafic de femmes, le nombre croissant de mineures transforment le caractère de la prostitution sur les boulevards des Maréchaux et ailleurs. Notre reportage.

(Voir pages 3 et 4)

La maternelle pour les moins de 3 ans

(Page 6)

Métro Barbès : les travaux redémarrent (peut-être)

(Page 7)

Une brochure sur le patrimoine du quartier Simplon

(Page 16)

Le parcours et le programme de la Fête des Vendanges

(Page 10)

Vivre et travailler à l'hôpital Bretonneau

(Pages 12 et 13 notre reportage et nos photos)

Polémique sur les futurs Jardins d'Éole

(Page 16)

Un atelier d'écriture rue Lamarck

(Page 17)

La brocante de la rue Ramey va-t-elle renaître ?

(Page 18)

Architecture : les trois piscines du 18e



La piscine Hébert à La Chapelle (photo ci-dessus) est la plus ancienne des trois piscines de notre arrondissement. *(Voir en page 23)*

PHS

Hôpital Bretonneau

«L'ouverture de l'hôpital Bretonneau pour personnes âgées, dont parlait votre numéro de septembre, est une bonne nouvelle. Cet équipement comble une importante lacune dans l'organisation de la santé dans le nord de Paris.

Permettez-moi d'évoquer mon cas personnel : ma mère, atteinte d'une maladie grave, invalidante et irréversible, a dû être hospitalisée et passer les trois dernières années de sa vie dans un hôpital de gériatrie, Paul Brousse à Villejuif. Pour ma sœur et pour moi, qui lui rendions visite régulièrement, c'était fort loin et compliqué. Avoir un hôpital de gériatrie dans le 18^e arrondissement nous aurait bien rendu service.

Je ne doute pas de la qualité des équipements et des soins à Bretonneau. Toutefois, je voudrais attirer votre attention sur le problème de l'espace. L'Assistance publique a voulu "rentabiliser" au maximum son terrain. Sur l'espace qu'occupait l'ancien hôpital Bretonneau, elle a établi un programme comportant, en plus des bâtiments du nouvel hôpital, plusieurs immeubles d'habitation, ce qui aboutit à une densité très élevée d'occupation du sol.

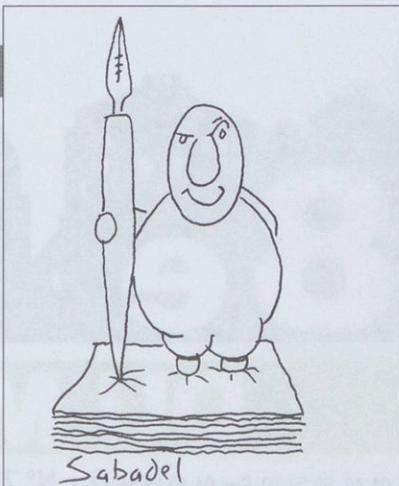
À l'hôpital Paul Brousse, où était ma mère, il y avait un avantage inappréciable : l'existence de grands jardins ; lorsqu'il ne faisait pas trop mauvais, les personnes âgées du centre de gériatrie pouvaient s'y promener. Nous installions ma mère dans son fauteuil roulant, nous l'y emmenions, et ces promenades ont été un des derniers bonheurs de sa vie. Rien de tel n'est possible, me semble-t-il, à Bretonneau. Certes, de la végétation y a été installée, mais sur des espaces extrêmement étroits. C'est dommage.»

C. Hunot

Rue de l'Abreuvoir (suite)

L'affaire du stationnement dans la rue de l'Abreuvoir n'en finit pas de provoquer des commentaires. Nous avons publié dans notre dernier numéro les principaux passages d'une lettre de Louis Baillot, ancien député (PCF) du 18^e et résident depuis toujours de cette rue. M. Baillot contestait l'aménagement réalisé et se prononçait pour un maintien des places de stationnement.

Un autre résident de longue date de



cette rue, Edmond Bonnefoy, architecte, nous communique sa réaction sous forme d'une longue "lettre ouverte" à Louis Baillot, dont nous publions également des extraits :

«Cher voisin et ami, avant toute explication, je tiens à exprimer la très grande estime que je vous porte pour l'action que vous avez menée toute votre vie en faveur des humbles et des faibles de notre quartier. Je n'oublie pas qu'en 1959, lorsque le hasard de la vie nous a amenés, mon épouse et moi, à bénéficier de votre voisinage, vous étiez élu du quartier, et sur la brèche au service de ceux qui, alors, représentaient la majorité sur la Butte : les pauvres gens. La maison mitoyenne à la vôtre, où notre jeune ménage s'installait, abritait alors comme occupants un balayeur de la Ville et sa vieille mère infirme, une autre vieille dame sans ressources, un ouvrier de chez Renault, une ancienne artiste de music-hall, cigale sans retraite, une caissière de restaurant... Tous ces modestes, aujourd'hui disparus, trouvaient auprès de vous l'écoute, le soutien. (...)

C'est pourquoi je me déssole de voir que sur la question du réaménagement de la rue de l'Abreuvoir nos chemins divergent. Non pas que votre position ne s'inscrive dans le droit fil de la généreuse philosophie qui a toujours guidé votre vie de militant et d'élus mais plutôt quant aux bénéficiaires d'une telle générosité : les tenants du tout-baignole, plus particulièrement sur l'espace public et de préférence aux frais du contribuable. Je prétends que la volonté de ceux qui veulent pouvoir garer – ou faire garer leurs clients – rue de l'Abreuvoir procède plus de "l'esprit petit bourgeois" que vous avez toujours combattu que de l'amour du peuple montmartrois. (...)

La requalification de la rue s'imposait : la Commission Montmartre, qui siègeait à l'Hôtel de Ville, s'est vu proposer par la Direction de l'aménagement urbain un projet qui privilégiait le paysage urbain, au détriment de la trentaine de voitures stationnées en épi contre le grand mur de soutènement : trente voitures formant, par leur disposition, une formidable pissotière. Les visiteurs (et même les visiteuses) de la place du Tertre, euphorisés par les produits des bistros, trouvaient entre les voitures au moins vingt-cinq "petits coins" tranquilles pour se soulager. Le mur (...), au moindre brin de soleil, embaumait d'un "parfum" qui, pendant les canicules estivales, faisait se claquemurer les riverains. (...)

Il faudra bien aussi qu'un jour les commerçants et résidents de la Butte comprennent qu'accessibilité, stationnement et garage sont trois services différents, et que la possession d'un véhicule n'entraîne pas de facto l'obligation pour la collectivité de prendre à sa charge ces trois services. Si la Ville de Paris a le devoir d'assurer l'accessibilité du domaine privé et la desserte de celui-ci par une voie publique, il n'entre en aucune manière dans sa responsabilité de réaliser, à tout endroit du domaine public, le stationnement et encore moins le garage des véhicules privés des riverains. (...)

Edmond Bonnefoy

Serge Aslanian, vice-président de l'Association de défense de Montmartre et du 18^e (ADDM 18), nous a aussi fait parvenir une réponse à Louis Baillot. L'ADDM a milité pour la réduction des places de stationnement.

«Je tiens à préciser que l'aménagement de la rue de l'Abreuvoir a été envisagé après de longs débats à la "commission Montmartre" en concertation avec la plupart des associations et riverains concernés. Cet aménagement est pour de nombreux habitants du quartier une réussite. Il redonne à la rue calme et tranquillité, et la pollution y est notablement réduite. Quant à l'aspect esthétique, il n'a pas de commune mesure avec l'ancienne situation.

Par ailleurs, M. Baillot ignorait sans doute que les travaux étaient prévus en deux étapes. L'aménagement du virage Girardon [place Dalida] vient de reprendre après une interruption due à la saison touristique. Nous nous félicitons de la reprise de ces travaux qui va faciliter la circulation du Montmartrois et mettre fin à l'incivilité des automobilistes qui persistaient à se garer dans ce virage.»

Serge Aslanian

Cantines et bio

«Dans votre numéro de septembre, un article consacré aux cantines scolaires fait état de repas bio qui seront servis aux enfants. Vous indiquez : "Les enfants consommeront davantage de bio, une fois par mois la première année du contrat." Je veux d'abord préciser que le débat bio ou pas bio ne fait pas partie de mes préoccupations principales. Mais je trouve la fréquence annoncée – une fois par mois – un peu ridicule. Je ne crois pas qu'elle constitue un saut qualitatif notable. Elle donne plutôt l'impression que le prestataire essaie de se dédouaner à moindre coût. De qui se moque-t-on ?»

Nathalie Pardon



L'Europe à vélo

Hier soir, je voulais aller à une réunion politique. Comme je sors de ma maison, j'ai l'impression que la lampe du vélo ne marche pas. Sans réfléchir, j'interpelle un jeune homme qui attend adossé à un coin de garage : «Ça marche ou ça marche pas ?» – «I don't speak french» est la réponse. Mais, plus vite que les modalités du langage clarifié, il a déjà attaqué ma lampe et ses câbles et se met à les démonter.

Au fil du bricolage (il me fait juste savoir quand il faut lever la roue, afin qu'il puisse faire un essai d'allumage), on se rend compte qu'on ne se comprend pas très bien en anglais. Par contre, il parle parfaitement allemand, ma langue maternelle, et il vient de Pologne. Je lui explique alors en allemand que la réunion peut toujours m'attendre, puisque réparer son vélo, c'est bien plus important que le début d'un blabla. Lui, il réplique que la politique, c'est «alles Scheisse» (merde sur toute la ligne).

Ayant ainsi fait l'Europe (mon Polonais crachant les bouts de câble sur la rue, une fois qu'il a courageusement mordu dedans pour me le réparer, en l'absence d'outils), bien éclairée, je roule joyeusement dans la nuit noire, vers Marx Dormoy.

Silke Rotzoll

PETITES ANNONCES

LOGEMENT, RECHERCHE

■ Jeune femme architecte, attachée au 18^e depuis plus de dix ans, cherche d'urgence **location pour un F2**. Tél. 06 03 15 96 66.

ASSOCIATIONS

■ L'Association dialogue et orientation scolaire (ADOS) **cherche bénévoles** pour soutien scolaire en primaire et collège (un soir par semaine pendant toute la durée de l'année scolaire). 24 rue Polonceau. Tél. 01 42 54 84 74.

■ L'association **Accueil Laghouat** (Goutte d'Or) **recherche des bénévoles** pour accompagnement scolaire, animation, alphabétisation, écrivain public. Tél. (10 à 18 h) : 01 47 91 05 18.

■ Association de prévention Paris 18^e **recherche bénévoles** pour accompagnement scolaire. 01 46 07 61 64.

■ Cherchons d'urgence **des bénévoles** capables de rédiger des courriers et de remplir des dossiers administratifs après une formation dispensée par l'association. S'adresser à : *Ma plume est à vous*, 6 avenue de la Porte Montmartre, 75018 Paris. Tél. 01 42 23 86 53.

TARIF DES PETITES ANNONCES : 10 F les 40 signes. Pour être publiées le mois suivant, les annonces doivent nous parvenir au plus tard le 20 de chaque mois. Pour nos abonnés : gratuit pour "demandes de logement" et "demandes d'emploi", 50 % de réduction dans les autres rubriques.

Le 18^e du mois.

Le 18^e du mois est un journal d'informations sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale. Il est édité par l'Association des amis du 18^e du mois.

57 rue de Clignancourt, 75018 Paris. Tél. 01 42 59 34 10. Fax 01 42 55 16 17.

Sur Internet à cette adresse : www.paris18.net/dixhuit

Pour écrire : dixhuit@paris18.net

• **L'équipe de rédaction** (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Dan Aucante, Francine Bajande, Karine Balland, Brigitte Bâtonnier, Nathalie Birchem, Christine Brethé, Edith Canestrier, Claudie Carayon, Virginie Chardin, Cendrine Chevrier, Michel Conversin, Paul Dehédin, Christelle Destors, Nadia Djabali, Rémi Douat, Anne Farago, Danièle Fournier, Dorothee Frenot, Claire Friedel, Nicolas Gallon, Sylvain Garel, Michel Germain, Françoise Hamers, Claire Heudier, Phaby Housset, Sandra Hueber, Dominique Kopp, Antoine Lagneau, Marie-Pierre Larrivé, Bertrando Lofori, Ludovic Maire, Caroline Marsil, Daniel Maunoury, Noël Monier, Naïri Nahapétian, Thierry Nectoux, Jean-Claude Paupert, Patrick Pinter, Rose Pynson, Michèle Stein, Delphine Torrekens, Jean-François Vuillermé. • **Rédactrice en chef pour ce numéro** : Nadia Djabali. • **Directeur de la publication** : Christian Adnin.

Rondes de nuit : le nouveau visage de la prostitution sur les Maréchaux

A côté de la prostitution traditionnelle, une nouvelle forme de prostitution s'est instaurée, qui s'apparente à de l'esclavage sexuel. Les filles mises sur les boulevards des Maréchaux, sont la proie de trafiquants. Victimes de la traite des êtres humains, elles sont en danger. Sans parler des mineures, dont la situation fait honte et constitue une violation des règles de droit qui nous gouvernent. Reportage sur le boulevard Ney avec le Bus des femmes, qui tente de rester un lien d'humanité.

Photo Christian Adnin (www.chambrenoire.com)

Vingt-deux heures, Porte de la Chapelle. La grande Joanna monte dans le Bus des femmes en stationnement. «Alors, mon p'tit bouchon, que t'arrive-t-il ?», l'accueille Gabrielle Partenza, dite Gaby, salariée du Bus des femmes. La jeune Nigérienne montre la lanière cassée de son escarpin : «Ah non, ça ma chérie, cordonnier, on ne fait pas !», reprend Gaby s'affairant devant la bouilloire. Prends un thé, ça te réchauffera.» Puis monte Caroline. «Caroline de Monaco ?» - «Ah, non heureusement pas !», s'amuse la nouvelle arrivée.

Sonia, trente ans de métier, se pose quelques minutes dans le bus ; elle montre la bombe électrique avec gel paralysant qu'elle vient de s'acheter en renonçant à une nouvelle paire de chaussures. Claude Boucher, la directrice de l'association *Les Amis du Bus des femmes*, lui demande si elle a eu l'info sur la permanence-emploi, que l'association vient de mettre en place avec l'ANPE pour aider à la réinsertion professionnelle des prostituées. Sonia acquiesce, dit qu'elle pourrait peut-être faire secrétaire, parce que, d'origine russe, elle parlait russe... mais c'était y a longtemps...

Grégory, l'un des médecins du bus, a rejoint l'équipe. Conduit par Jean-Marc, le bus s'engage sur le boulevard Ney. Des silhouettes jeunes - certaines très jeunes - se



4 000 victimes dont 80 mineures, sur les boulevards des Maréchaux. (Ici, boulevard Ney.)

profilent : courts *panties* moulants de dentelle blanche, longues jambes brunes, enchâssées dans des cuisardes ou juchées sur d'immenses talons rendant la démarche périlleuse. Claude s'exaspère : «On les déguise, les nouvelles !»

Elles aperçoivent le Bus, vieux camping-car banalisé, et pourtant déjà reconnu. Grands signes de l'intérieur : on va s'arrêter un peu plus loin. Des visages aux tresses décolorées, au maquillage outrancier camouflant leur âge véritable, se pressent à la vitre avant. Les mains se tendent vers les préservatifs, les

gels, les biscuits que le bus distribue.

À chacune, Grégory, inlassable, demande le prénom, le pays d'origine. De la Sierra Leone pour la plupart. L'âge n'est pas une question à poser, elles n'y répondraient pas.

Des réseaux mafieux

«Elles sont arrivées, il y a dix mois environ, au début de l'hiver dernier, elles se les gelaient... Des jeunes nanas, des Africaines, anglophones, mises sur le trottoir par paquets de quarante ou cinquante, explique Claude Boucher. Elles surgissent le soir, d'on ne sait où, du 18e peut-être ou de la proche banlieue, avec leur vestiaire dans un sac plastique. Elles n'osent pas encore monter dans le bus, c'est un long travail de les apprivoiser. Et pourtant, c'est là notre boulot : on n'est pas un distributeur ambulancier de préservatifs. On est là pour apporter un réconfort physique et moral et délivrer un mes-

sage de prévention. Mais comment le faire avec des femmes esclaves, des femmes marchandises, des femmes niées, seulement proies de réseaux mafieux ? Elles n'ont aucune connaissance de leur corps. Comment se protègent-elles du VIH ? D'une grossesse ? Il y a des femmes enceintes jusqu'aux yeux sur les boulevards. Elles se font avorter... si les souteneurs ne les en empêchent pas, car les femmes enceintes attirent certains clients. Elles n'ont aucune marge de manœuvre... Sur-tout pas pour s'enfuir !»

Cette nouvelle forme de prostitution, plus exactement de trafic, d'esclavage sexuel, a surgi il y a cinq ans sur le cours de Vincennes. Avec l'arrivée de filles venues de l'Est, et d'une façon d'organiser le "commerce" s'apparentant à une organisation mafieuse. Et puis, il y a trois ans, ce fut l'explosion sur les boulevards des Maréchaux, comme dans d'autres villes de province, avec les filles se disant du Kosovo.

«On a mis six mois avant que les hommes, les trafiquants, les autorisent à monter dans le Bus, reprend sa directrice. On a appris alors que les Kosovares étaient, en fait, des Albanaises, Moldaves, Polonaises, Ukrainiennes... Récemment, l'ambassadrice d'Ukraine en France a reconnu que 400 000 femmes ont disparu d'Ukraine dans des trafics... On commence à connaître les réseaux internationaux qui gèrent ces traites d'êtres humains. Les têtes sont en Albanie ou ailleurs. De là, les filles sont déplacées vers les Pays-Bas, l'Allemagne, la Belgique, l'Italie... Des femmes cassées, violées moult fois pour qu'elles n'aient plus aucune volonté de rébellion. On

(Suite page 4)

L'association du Bus des femmes

L'association *Les Amis du Bus des femmes* est née il y a douze ans. Les "amis", et non les "amies", parce que ce mouvement, créé avec et pour des prostituées, a été soutenu par de nombreuses associations, dont AIDES (association de lutte contre le sida), qui venait de se constituer. L'objectif est de permettre aux prostituées de devenir actrices de leur propre santé, de leur propre vie et d'agir contre la discrimination. Treize salariées, certaines anciennes prostituées, sont employées par l'association, au local où se tiennent les permanences et dans le bus itinérant. Devant la carence des pouvoirs publics, *Les Amis du Bus des*

femmes ont mis en place une plateforme associative, avec d'autres associations comme le *Nid*, *Autres Regards*, à Marseille, l'*ALC* à Nice, la *Ligue des droits de l'homme*. Ses revendications premières : la protection des victimes de la traite des êtres humains, la création de centres d'hébergement spécifiques pour des femmes "cassées", menacées, en danger de mort.

Une commission parlementaire, également demandée par la plateforme, a démarré son travail en février dernier. À suivre.

□ *Les Amis du Bus des femmes*, 6, rue du Moulin-Joly, 75011 Paris. Tél. 01 43 14 98 98.

ECOLE D'ARTS PLASTIQUES

● FORMATIONS DE PLASTICIEN : DESSIN, PEINTURE, SCULPTURE :
1 année de formation

● PRÉPARATION DOSSIER POUR CONCOURS - 1 année de formation

● COURS DU SOIR, COURS DU MERCREDI - Tous niveaux



POUR TOUS RENSEIGNEMENTS : 01 44 92 92 03



Le "Bus des femmes" : chaque nuit, pour venir en aide aux prostituées...

(Suite de la page 3)

s'interroge sur le lobbying des industries de la pornographie, qui serait puissant, sinon comment expliquer que l'Europe ne fasse rien ?

Quant aux Africaines qui viennent d'échouer là, *Les Amis du Bus des femmes* avouent ne pas comprendre grand-chose des réseaux qui sous-tendent leur trafic. Ils savent seulement que ces jeunes filles ont un comportement de mômes, passées par des camps de réfugiés.

Le Bus poursuit sa ronde. À la hauteur de la guérite lumineuse "Entrepôt Mac Donald - service de sécurité", deux hommes et une femme, tenant chacun un berger allemand en laisse, s'amuse de la manège d'un groupe de filles exubérantes.

Joy, Cindy, Julia grimpent dans le Bus, gloussant comme des petites filles, réclament des "condoms" et des biscuits. «*Non, pas ceux-là... des avec du chocolat, comme il y en avait l'autre fois !*» «*Alors, les bébés, on ne dit plus ni bonjour, ni merci*», les gourmande Gaby. Elles rient, se sauvent, s'engouffrent dans une rutilante voiture qui vient de stopper.

Esclave avec portable

Demi-tour, chaussée extérieure, le Bus s'arrête au carrefour avec la rue d'Aubervilliers. La belle adolescente noire qui ose entrer dans le bus s'appelle Katy. Elle demande un thé. Le médecin tente d'entamer la conversation, lui demande si elle est allée à l'hôpital : «*Check-up is free*», martèle-t-il. Jana monte à son tour, visiblement attendue par Claude et Gaby. Une vieille connaissance, la jeune Albanaise, à l'allure d'étudiante, avec sa petite veste de jean, qui autrefois dans son pays a lu *Les Misérables*, et qui n'en espère sans doute pas tant du pays des droits de l'homme.

Le dialogue s'instaure entre Jana et Katy... en italien. Comment se fait-il que la jeune black parle italien ? Il est question de préservatif. Katy dit : «*De toutes façons, je fais attention.*» Jana s'esclaffe, d'un

grand rire dévastateur, et avec un geste obscène déclare : «*Moi aussi, je fais attention !*» Le portable de Jana sonne. Elle répond en albanais.

Des mômes à peine formées

Les deux femmes descendent du Bus. Les hommes les ont sous haute surveillance. Travelling le long de la cité Charles Hermitte : «*On est là aussi pour faire de la médiation avec les riverains, parfois y a du raffut,*

reprend Claude Boucher. *On les comprend, les riverains... mais cela signifie aussi : vous faites trop de bruit, les filles, allez souffrir ailleurs !*»

Là où une bretelle amorce sa descente, sous l'échangeur de la Porte de la Chapelle, là devant l'enseigne "Bowlings sympa", une grappe de toutes jeunes filles tristes, certaines à peine formées, le visage comme gris, tendent des mains vers le Bus. «*Ça veut dire quoi, distribuer des préservatifs à des mineures ?*, s'insurge la femme en colère qu'est la directrice du Bus. *Ces mineures en danger, nous les avons signalées au Parquet, comme la loi nous en fait obligation, et on a écrit officiellement au ministre de la Justice, il y a six mois. On n'en peut plus d'attendre...*»

Gaby, aux cheveux courts, au visage mobile, essaie par ses sourires de créer un lien avec les "mômes", et se détournant déclare : «*C'est bien la preuve que la prostitution a changé, les proxos d'antan n'auraient jamais mis des gosses sur le trottoir. T'étais mort à faire cela !*»

Le Bus longe les camionnettes «*où ça travaille*», direction Porte des Poissonniers, Porte de Clignancourt.

Sous un abri-bus, la pub pour un grand magasin annonce "Enfin ! les

hommes ont les mêmes droits que les femmes". En approchant de la Porte de Saint-Ouen, on entre dans le secteur des travestis. La jeune femme androgyne aux traits si fins déclare s'appeler Loulou, «*de Poméranie*», s'amuse Gaby, «*No, from Indonésia.*» Le bus reprend sa marche.

Karima, en long manteau sur ses bas résille, traverse le boulevard au risque de sa vie, sous les coups de klaxon impétueux. Elle s'écroule quasiment dans le Bus ; elle n'en peut plus, Karima. Gaby et Claude la réconfortent... Elle passera à la permanence de l'association, on trouvera une solution. Contraste avec les nouvelles entrantes. Exhibant tous les attributs de la féminité, Rita et Coco se livrent à un numéro de charme exubérant avec tout ce qui bouge dans le bus. Le docteur et le chauffeur en ont "pour leur grade"...

Les trois travestis s'enfoncent à nouveau dans la nuit, en slalomant entre les voitures.

Plus loin, le long du boulevard Bessières, la nudité se dévoile sous les longs manteaux blancs. Les voitures sont en maraude. Porte de Clichy, le Bus amorce son demi-tour. Retour chaussée intérieure. Chaque nuit, sur l'ensemble des boulevards des Maréchaux, quatre mille victimes sont livrées à une ronde infernale, dont probablement 80 mineures.

Brigitte Bâtonnier

Boulevard Barbès : comment se forme un lieu de prostitution

Il y a encore deux ans, dans la partie du boulevard Barbès située entre le métro Barbès-Rochouart et la rue Myrha, il existait une prostitution presque invisible pour qui n'était pas du quartier : il s'agissait de femmes d'un certain âge, quelques-unes même d'un âge avancé, d'origine maghrébine, habillées pour la plupart comme des ménagères allant faire leurs courses, et qui stationnaient, par petits groupes, en bavardant. Rien n'indiquait à première vue leur activité.

Elles emmenaient leurs clients dans des appartements ou des studios du quartier. Les clients étaient des habitués, immigrés probablement célibataires, pas très jeunes. La proximité d'origine et d'âge assurait peut-être à ces relations prostituées-clients un caractère sécurisant. Dans le va-et-vient du boulevard, tout cela se passait de façon extrêmement discrète.

Au printemps 2000, à l'angle de la rue de Sofia, est arrivée une très jeune fille, apparemment d'origine africaine, habillée d'un jean et d'un petit pull de couleurs vives. Elle s'est installée là, attendant visiblement, elle aussi, que des clients l'abordent. Elle a été rejointe au bout de quelques jours par une autre, puis deux, trois, quatre autres. Jeunes, très jeunes (mineures ?), fraîches, pimpantes.

Au début, cela ne semble pas s'être

très bien passé entre les deux groupes de femmes. Peut-être les jeunes africaines se sont-elles vu interdire de stationner là. En tout cas, pendant deux ou trois mois, elles ne stationnaient pas, mais déambulaient pendant des heures, faisant et refaisant inlassablement le même parcours, de Barbès à la rue Ordener, puis revenant par la rue Labat et la rue de Clignancourt, sans jamais s'arrêter.

Et puis un accord a dû être trouvé ; peut-être à la suite d'une épreuve de force suivie d'un compromis entre souteneurs - car à l'évidence, cette arrivée en nombre de très jeunes femmes, respectant des horaires réguliers - presque les 3 x 8 -, ne pouvait être le fait que d'un réseau de proxénétisme organisé. Toujours est-il que, depuis quelques mois, ces jeunes prostituées noires occupent l'angle de la rue de Sofia et du boulevard Barbès, depuis la fin de la matinée jusque vers minuit, en nombre variable selon l'heure.

Rien à voir avec les femmes fatiguées qui arpentent les trottoirs de la rue Saint-Denis. Elles rient, chahutent comme des gamines, parfois se chamaillent, assises sur les marches de l'agence BNP ou sous l'auvent du magasin de téléphones portables lorsqu'il est fermé. Un hôtel du quartier les accueille avec leurs clients.

Des vendeuses travaillant dans les

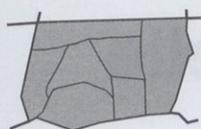
magasins du boulevard ont parlé, à un moment, de faire une pétition demandant que la police intervienne : elles craignaient, lorsqu'elles se tiennent devant les boutiques, d'être confondues avec les prostituées.

Que fait la police ? Apparemment, rien. La prostitution n'est pas un délit ; rien dans la loi française n'interdit à une personne quelconque de recevoir de l'argent ou des cadeaux de quelqu'un avec qui cette personne a des relations sexuelles. Le racolage sur la voie publique est un délit ; mais les jeunes prostituées du coin de la rue de Sofia ne racolent pas, elles se contentent d'être là, attendant que les clients les abordent.

Ce qui est interdit, c'est le proxénétisme. Le trafic d'êtres humains - c'est bien de cela qu'il s'agit - ne peut pas être excusé et devrait être poursuivi. Mais lorsqu'on lui en parle, le commissaire chargé de la *police de proximité* dans le 18e explique que la lutte contre le proxénétisme exige des enquêtes approfondies et que cela n'entre pas dans les missions de ses hommes : cela regarde la *police judiciaire*, et spécialement la brigade des mœurs.

En attendant, elles sont là, jeunes, très jeunes. Et fraîches, mais pour combien de temps ? C'est un métier qui use vite.

André Constant



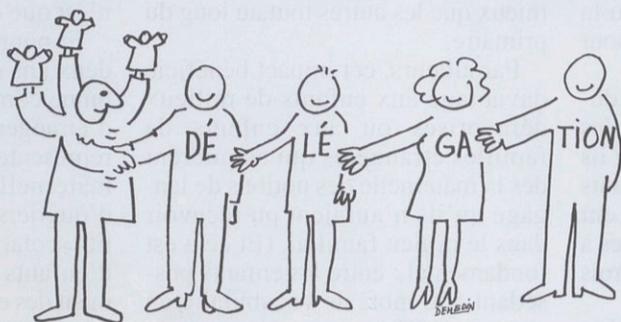
Les quatre centres d'animation du 18e ne seront pas gérés directement par la mairie

Les centres d'animation du 18e continueront d'être gérés par des associations (ou des entreprises privées), et non directement par la mairie : le conseil d'arrondissement a voté le principe d'une "délégation de service public". Ces "équipements de proximité" feront l'objet d'un nouvel appel à candidatures.

Il n'y avait pas beaucoup de suspens, lundi soir 17 septembre au conseil d'arrondissement, lorsque la question des centres d'animation est venue à l'ordre du jour. Malgré une déclaration de principe de Bruno Fialho (adjoint au maire à la jeunesse) au nom du groupe communiste, rappelant qu'à terme il était « favorable à une gestion municipale des centres d'animations et des espaces jeunes », tous les élus ont voté pour une gestion par "délégation de service public" des équipements de proximité consacrés à l'animation (soit quatre centres et deux espaces jeunes).

Cette décision, si elle n'a rien de surprenant sur le fond, est pourtant une première de la part d'un conseil d'arrondissement, comme l'a souligné la maire Annick Lepetit : une mairie d'arrondissement a enfin son mot à dire sur le mode de gestion de ces équipements, et donc sur sa propre politique de la jeunesse dans ces espaces-ci.

Un mot seulement, car le conseil d'arrondissement n'a qu'un pouvoir de décision restreint. Si en théorie



(selon la loi "Paris-Lyon-Marseille" et comme l'a confirmé le tribunal administratif), le contrôle des centres d'animations doit revenir aux mairies d'arrondissement qui en font la demande, celles-ci ne disposent pas encore des moyens financiers pour l'exercer réellement ; elles n'ont pas non plus le pouvoir, juridiquement, de lancer un "appel d'offres".

Cet appel à candidatures devra donc être effectué par les services administratifs de l'Hôtel de Ville, qui pourraient peser sur le choix des candidats.

Sur le fond, en quoi consiste une "délégation de service public" ? Elle permet de confier la gestion d'une activité de service public à une association ou une entreprise. La collectivité locale fournit les subventions de fonctionnement, mais les presta-

taires de services doivent en contrepartie respecter un cahier des charges défini préalablement. En l'occurrence, il s'agit ici des types d'activité proposés dans les centres, des horaires, des tarifs, et plus généralement de la mission de service public.

De l'avis de tous les élus (excepté les communistes) et des directeurs

de centres, cette solution permet une meilleure adaptation des horaires, et des coûts de fonctionnement moindres, dans la mesure où la mairie peut se passer de nombreux fonctionnaires pour gérer directement la structure.

C'est d'ailleurs cette solution qu'avait retenue la municipalité précédente, puisque les quatre centres d'animations du 18e (Binet, les Abbesses, La Chapelle, Hébert) sont gérés par des associations (dont les présidents sont d'ailleurs issus de l'ancienne majorité). Il est probable que les associations qui gèrent actuellement les centres d'animation et les espaces jeunes se porteront à nouveau candidates.

Les craintes des directeurs

Même si elles n'étaient pas retenues, cela ne signifierait pas que les équipes actuelles soient changées : ce sont des salariés (y compris les directeurs), ils pourraient rester en place malgré le changement de gestionnaire. Mais ce que redoutent certains directeurs de centres, c'est que leurs structures soient confiées à des fédérations nationales, professionnelles de l'animation, comme la *Fédération Léo Lagrange*, proche du PS. Si c'était le cas, ces organismes, professionnels de ce type de marché public, pourraient être tentés de placer leur propre personnel.

Actuellement, la discussion se porte sur le nombre de "lots" qui seront attribués aux futurs gestionnaires (par exemple, une association pourrait gérer les quatre centres d'animation, et une autre les espaces jeunes).

L'ensemble de la procédure devrait s'étaler sur un an, de sorte que tout pourrait être prêt à la rentrée prochaine. Le conseil d'arrondissement aura à définir les orientations du cahier des charges, et par là même, le contenu qu'il compte donner à la mission des centres d'animation et des espaces jeunes.

Ludovic Maire

Au centre d'animation des Abbesses, Télé-Montmartre a effacé les autres activités

Comment concilier centre d'animation et mise en place d'une télévision locale ? C'est la difficile question qui se pose au centre d'animation des Abbesses. Ce dernier a peu à peu consacré une partie croissante de son budget et de ses moyens à Télé-Montmartre, qui était au départ un atelier de formation à la vidéo, et qui ambitionne maintenant d'obtenir une place permanente soit sur les canaux de la future télévision numérique hertzienne, soit sur le câble. Henry Etcheverry, directeur du centre, et Hervé Mécheri, président de l'association gestionnaire, confirment tous deux que telle est bien leur ambition.

Le pari de Télé-Montmartre était audacieux, et le résultat contrasté, puisque malgré les heures de programmes accumulées, elle n'avait pas pu, au printemps dernier, diffuser sur l'ensemble du 18e de façon satisfaisante : en raison de la

faiblesse de l'émetteur, presque personne n'a pu voir les émissions.

Des cours réguliers de cadrage et de montage sont dispensés cette année, à raison de 20 à 30 francs de l'heure, à un public plus ou moins averti, qui désirerait se perfectionner. Parallèlement, la télévision de quartier continuera de produire avec les bénévoles des émissions, qui seront diffusées pour le moment dans les bars.

Mais cette priorité aux activités liées à Télé-Montmartre a entraîné l'effacement progressif des autres activités de loisirs. Plusieurs associations ont dû quitter le centre d'animation.

Une question se pose aux élus : faut-il recréer un centre d'animation de proximité, qui pourrait accueillir des activités traditionnelles, ou bien entériner la disparition de ces activités qui faisaient aussi du "lien social" ?

N. D.

SUR L'AGENDA

Dans cette rubrique, nous publions des annonces de réunions, expositions, manifestations, qui nous sont communiquées par des associations ou organismes de diverses natures.

■ 6 octobre : "Portes ouvertes" à Sainte-Hélène

La paroisse Ste-Hélène (près de la Porte de Clignancourt) signale qu'elle organise le samedi 6 octobre des "portes ouvertes" pour présenter ses diverses activités et groupes, leur action, leurs liens avec les autres associations du quartier. (4 rue Esclangon, de 16 h à 19 h, suivies d'un pique-nique pour ceux qui le désirent.)

■ 11 octobre : Réunion publique de "Solidarité Palestine 18"

L'association *Solidarité Palestine 18e* organise le jeudi 11 octobre à 20 h, salle de l'Indépendance, 48 rue Duhesme, une réunion publique sur le thème : « Face à la répression contre les Palestiniens et à la volonté du gouvernement israélien d'imposer unilatéralement sa politique, quelles formes peut prendre notre solidarité ? » Avec notamment un représentant de l'Association des Palestiniens en France

■ 14 octobre : Thé dansant à Simplon

Dimanche 14 octobre, l'association *Simplon en fêtes* organise un thé dansant de 14 h 30 à 18 h, au 140 rue de Clignancourt. Au programme : valse, musette, tango, etc. Contact : Bruno Tardito, 01 42 23 32 76. E-mail : simplon-en-fetes@caramail.com

■ 15 au 20 octobre : Une semaine pour les personnes âgées

Dans le cadre de la "semaine bleue" (consacrée aux personnes âgées), du 15 au 20 octobre, le *Point Paris Émeraude* du 18e invite à rencontrer, tous les après-midi, dans le hall de la mairie du 18e, des professionnels de l'arrondissement spécialisés dans l'accueil et la prise en charge des personnes âgées.

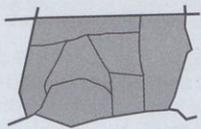
• Mercredi 17 octobre, 14 h 30, **rencontre-débat** à la salle des fêtes de la mairie : "Les services du Point Paris Émeraude", "La maltraitance de la personne âgée".

■ 20 octobre : Assises du sport

Samedi 20 octobre, de 10 h à 17 h (buffet à 12 h), à la mairie du 18e, la municipalité organise une rencontre de travail où sont invités les responsables des associations sportives de l'arrondissement, ainsi que ceux de l'éducation physique et sportive à l'école. À l'ordre du jour, notamment : le fonctionnement des installations sportives, les moyens de développement du sport dans le 18e... Renseignements : 01 53 41 18 50.

■ 27 octobre : Débat public Attac sur le libre-échange

Le comité Attac Paris-nord-ouest propose un débat sur les conséquences socio-économiques du libre-échange. Le cas des accords euro-méditerranéens sera présenté pour illustrer les répercussions sur les populations des deux rives. Samedi 27 octobre, 14 h, à la Maison Verte, 127 rue Marcadet. Entrée libre. (01 42 57 36 93.)



Rentrée : trois classes de maternelle dans le 18e pour les "deux ans"

En cette rentrée, le 18e arrondissement bénéficie de trois sections de maternelle qui accueillent les enfants de moins de trois ans. Celle qui avait ouvert l'an dernier au 57 rue de la Goutte d'Or (la première et seule de Paris alors) continue. Deux autres ouvrent cette année, l'une au 53 bis rue Marx Dormoy et l'autre dans la nouvelle école de la Moskova. Paris, lanterne rouge jusqu'à présent de la scolarisation des tout petits, a fait un effort cette année en ouvrant quinze de ces sections. Le 18e, avec trois à lui seul, fait figure de pionnier.

"Scolariser" des bébés, les jeter à deux ans sur le chemin des écoliers, est-ce bien raisonnable, direz-vous ? Effectivement, cela exige des locaux

adaptés, un mobilier à leur échelle, des effectifs réduits et un personnel nombreux et qualifié, ce qui coûte cher. Cependant, il s'agit d'un investissement extrêmement "rentable", n'ayant rien à voir avec le simple désengorgement des crèches ou la nécessité d'assurer une garderie pour les parents qui travaillent.

Une étude du ministère de l'Éducation nationale fournit des données incontournables : au moment où ils intègrent la grande école, les enfants entrés à deux ans en maternelle ont des performances bien supérieures à ceux qui ont été scolarisés après trois ans.

Sur l'échelle adoptée en fonction de tests, ils ont gagné 4,2 points sur les capacités à comprendre et faire,

3,6 points en langage et 3,2 points en capacités à bien s'intégrer et bien travailler à l'école, c'est imparable. Plus intéressant encore, la scolarisation précoce laisse des traces durables et ces enfants progressent plus vite et mieux que les autres tout au long du primaire.

Par ailleurs, cet impact bénéficie davantage aux enfants de milieux défavorisés ou aux enfants de familles étrangères qui acquièrent dès la maternelle des notions de langage qu'ils n'auraient pu recevoir dans le milieu familial. (Et cela est fondamental : entre les enfants possédant 500 mots de vocabulaire en entrant au CP et ceux qui en possèdent 1 600, il n'y a pas photo quand il s'agit d'apprendre à lire.) Là éga-

lement, l'enquête ministérielle est formelle : en fin de primaire, les enfants d'ouvriers, entrés en maternelle à deux ans, gagnent 7,8 points sur les autres enfants de même milieu social. Chez les cadres, l'avantage n'est que de 4,6 points.

Et pourtant, si quelque 35 % des deux ans sont scolarisés en France, on ne compte que 11,7 % d'enfants d'étrangers dans ce cas (alors qu'ils représentent 17,2 % des effectifs de maternelle), 15,8 % d'enfants d'ouvriers (21 % du total des effectifs scolarisés) mais jusqu'à 35,9 % d'enfants de cadres (26,3 % seulement des effectifs scolarisés). La discrimination sociale commence à deux ans !

M. P. L.

La rentrée scolaire de Bertrand Delanoë dans les "couloirs réservés" du collège Marie Curie

« Attention, ça ne circule bien qu'à condition de respecter la priorité... Respectez les couloirs réservés... Gare ! Vous n'êtes pas dans le bon couloir, vous allez avoir un PV... » Bertrand Delanoë qui effectuait, mercredi 5 septembre, la traditionnelle visite de rentrée du maire de Paris dans un établissement scolaire, n'a pas résisté, devant quelques bousculades intérieures, à évoquer ce sujet qui lui tient à cœur : les couloirs réservés dans les rues de la capitale.

Accompagné par Annick Lepetit, maire du 18e, il s'est rendu au collège Marie Curie, 21 rue Boinod, qu'il connaît bien puisqu'il y fut membre du conseil d'administration.

Accueil des seuls "petits" de sixième (et de leurs parents) en ce premier jour qui, ici comme ailleurs, leur est en général entièrement consacré, pour leur faciliter la transition d'avec l'école primaire. Mais Marie Curie a toute la place cette année pour "loger" son monde. Ce collège avait ouvert en 1995, mais avec seulement une dizaine de classes et trois cents élèves. Cette année, la seconde tranche des travaux prévus est terminée et sa capacité d'accueil est portée à vingt classes (quatre cent quarante élèves inscrits).

En cette rentrée 2001, d'ailleurs, le collège compte trois classes de sixième supplémentaires dont deux devraient être transférées - l'an prochain si tout va bien - au futur collège de La Chapelle, place Hébert. En attendant, cet "appel d'air" a permis de supprimer une sixième dans les collèges Utrillo et Marx Dormoy, tous deux à saturation.

Spacieux, clair et net bien qu'un peu froid avec ses lignes droites et ses frises bien alignées, le collège Marie Curie est plutôt agréable à vivre (les petits nouveaux le pensaient du moins en ce premier jour), mais quel environnement découvre-t-on depuis ses larges baies ! dans une zone en pleine restructuration, un désastre de maisons murées, de pans de murs écroulés et de terrains vagues ! Bertrand Delanoë a dû voir mais n'en a rien dit.

En revanche, le maire s'est félicité du « travail remarquable » effectué par ses services en matière de rénovation scolaire dans Paris (« 850 chantiers réalisés pendant l'été, le double de l'an dernier », a-t-il dit). Pour le 18e, il a évoqué notamment la construction de la nouvelle école rue Léon (quatre classes maternelles ouvertes à la rentrée dans des préfabriqués remplaçant ceux de la rue Ernestine en attendant 2003 et l'école en "dur") mais aussi plusieurs travaux de maintenance et enfin des remises en état ou remplacement des jeux de cour dans des écoles maternelles.

Deux lycées en rénovation

Outre ces travaux (concernant écoles et collèges qui dépendent de la Ville), deux grands chantiers sont ouverts cette année dans le 18e par la région Île-de-France qui gère les lycées : rénovation-restructuration du lycée technique d'arts appliqués Auguste Renoir (coût 130 millions de francs) et une rénovation-extension du lycée professionnel hôtelier de la rue Belliard (coût 110 millions de francs)

Marie-Pierre Larrivé



Rentrée des "sixième" dans un collège Marie Curie maintenant agrandi.

Saturnisme à Saint-Luc : suite et fin

Les "années de plomb", c'est fini à la maternelle de la rue Saint-Luc où, l'année dernière, un enfant avait été atteint de saturnisme, peut-être contracté à l'école. Des taux élevés de plomb dans les peintures (jusqu'à 22 microgrammes par cm² alors que la norme est d'un microgramme) y avaient été découverts. Cet été, les vieilles peintures au plomb ont été décapées et on en a profité pour repeindre de frais toute l'école, y compris là où les peintures n'étaient pas dangereuses. Tout beau tout propre.

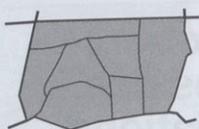
La nouvelle municipalité de Paris déclare que 59 des 94 maternelles où du plomb avait été détecté, ont été traitées. Pour les autres, des revêtements provisoires empêchant l'accès aux peintures ont été posés en attendant les travaux. Le problème des bâtiments scolaires construits avant 1948 (date où la peinture au plomb a été interdite), n'est pas totalement résolu mais c'est un bon début. ■

A VOTRE DISPOSITION
TOUS LES JOURS
de 6 h à 20 h



Mimogea
LIBRAIRIE • PAPETERIE

15, rue des Abbesses, 75018 Paris
Tél. 01 42 52 01 55. Fax 01 42 52 71 31



Une cinquantaine de "classes à PAC": l'enfance de l'art

Innovation de la rentrée scolaire 2001, les "classes à PAC", des classes à projet artistique et culturel qui, toute l'année, vont nourrir un projet dans un domaine librement choisi et le concrétiser en partenariat avec des artistes.

L'initiative a été lancée pour développer l'accès des pratiques artistiques dès le plus jeune âge. 27 000 classes à PAC doivent donc s'implanter à travers la France pour cette première année (il y eut plus de 50 000 candidats) avec priorité aux classes de sixième et aux lycées professionnels. Il faudra attendre la mi-octobre pour que tout soit au point dans le secondaire mais elles sont déjà installées dans le primaire.

À Paris, 490 classes à PAC se sont ouvertes. Une cinquantaine dans le 18^e, où vingt écoles, dont sept maternelles, sont impliquées. Certaines écoles ont élu une seule classe, d'autres en ont "PACsés" deux et certaines ont fait très fort en faisant bénéficier de l'initiative toutes leurs classes sans exception, comme la maternelle Charles Hermite, l'école rue du Mont-Cenis ou celle du 142 rue des Poissonniers.

Tout était possible

Musiques, arts plastiques, danse, théâtre, cinéma, vidéo, littérature, poésie, architecture, urbanisme, photo, design, arts de la table, art du conte, jeu corporel... tout était possible. Dans le 18^e, on est resté assez traditionnel avec un maximum de projets portant sur les arts plastiques, la musique et la danse. Quelques intitulés : *Réalisation d'une fresque murale tactile* (maternelle Tchaïkovski), *Mon quartier en chansons* (Poissonniers), *La langue pour mémoire, la mémoire de la langue* (Ste-Isaure), *Photos et collages, réappropriation du quartier par l'imaginaire* (maternelle Richomme), *Chorale et patrimoine artistique de la butte Montmartre* (Mont-Cenis), *L'école va au Louvre, le Louvre entre à l'école* (polyvalente Goutte d'Or), *Art brut au service de la création* (Richomme), *Du journal intime à l'autoportrait* (Binet)...

Quelques collègues s'y sont mis déjà. Ainsi, à Utrillo, il y a une sixième "urbanisme".

L'école, c'est l'enfance de l'art donc. Vigipirate va pour le moment empêcher les sorties prévues d'enfants au devant des artistes, mais rien n'empêche l'entrée des artistes... par la grande porte des écoles. Ils viendront. ■

Métro Barbès, ça redémarre (peut-être)

Le 18^e du mois fait état, depuis plusieurs années, de l'avancée des travaux à la station Barbès. En 1995, nous écrivions : «*La station est en travaux depuis 1992 et ça va durer jusqu'en 1998.*» En 1998 : «*Le chantier devrait finir en l'an 2000.*» Et en janvier 2001 : «*Les travaux ne s'achèveront qu'en 2003.*»

En janvier dernier, en fait, les travaux étaient interrompus, il ne se passait rien. Nous faisons état des déclarations de la RATP, qui nous indiquait qu'on allait entrer dans une nouvelle phase de travaux, qu'il fallait pour cela un appel d'offres exigeant des délais, mais que le chantier redémarrerait en juillet. Nous sommes à la fin d'octobre, et il ne s'est toujours rien passé.

Bien sûr, nous savons que ces travaux concernent deux lignes, la ligne 4 (Porte d'Orléans-Porte de Clignancourt) et la ligne 2 (Nation-Dauphine). De 1992 à 1997, ils ont concerné la réfection de la station souterraine de la ligne 4.

Le chantier à l'œuvre aujourd'hui a commencé en 1994. Il touche pour l'essentiel la ligne 2. Mais pour les usagers, il est difficile de faire la différence entre travaux concernant la ligne 2 et travaux concernant la ligne 4. Pour eux, cela fait neuf ans que ça dure.

Pas avant début novembre

En réponse à nos questions, le service de communication de la RATP nous annonce la reprise des travaux en octobre. L'appel d'offres a eu lieu, l'entreprise qui en est chargée est choisie. Mais il faut maintenant les autorisations des emprises de chantier, qui dépendent de la préfecture de police et des services de voirie de la ville. À la fin septembre, elles n'étaient pas encore là.

Il faut compter ensuite un délai de carence d'un mois avant le début effectif des travaux. Si ces délais légaux sont respectés, la reprise ne pourra donc avoir lieu, dans le meilleur des cas, avant début novembre.

Cette troisième phase de travaux, qui devrait durer jusqu'en septembre 2002, concerne l'espace situé à l'arrière de la station aérienne (côté rue Guy Patin) : pose des cabines d'ascenseurs, de la ligne de contrôle entrants-sortants avec distributeurs de billets, équipement des escaliers mécaniques, éclairage sous viaduc, réalisation du sol, grille de clôture, couloir de correspondance avec la



Cette photo, qui montre l'espace arrière de la station (côté Guy Patin, là où se déroule la phase actuelle des travaux) a été prise le 23 septembre 2001. Nos lecteurs qui gardent la collection du 18^e du mois peuvent comparer avec celle qui est parue dans notre numéro de janvier 2001 : elle est identique. Rien n'a bougé.

ligne 4, rénovation des quais de la ligne 2.

En septembre 2002, l'accès côté Guy Patin devrait ouvrir. À ce moment commencera la rénovation de l'espace côté boulevard Barbès, qui durera (en principe) jusqu'en 2003.

Parions que s'il s'agissait de la station Assemblée nationale, ou Hôtel de Ville, ou Ranelagh, les travaux iraient plus vite.

Nous surveillerons attentivement l'évolution de la situation et en informerons régulièrement nos lecteurs. ■

L'éclairage public prend de la hauteur

Actuellement, EDF-éclairage public développe une nouvelle conception de l'alimentation des lampadaires dans la Goutte d'Or avec installation en hauteur, à flanc de façade, des coffrets commandant l'éclairage.

Déjà l'an dernier, deux coffrets avaient ainsi été placés rue Léon. Depuis septembre, l'expérimentation est étendue avec pose systématique d'armoires électriques sécurisées à 7 ou 8 mètres de haut, rue Léon et rue Polonceau. Si cette nouvelle implantation s'avère efficace pour empêcher le vandalisme des coffrets, et donc la plongée des rues dans le noir, elle sera étendue à tous les points sensibles de la capitale. La Ville de Paris a commandé à EDF une cartographie des points sensibles.

On se souvient qu'en 1999 l'association *Paris Goutte d'Or* avait alerté les services de voirie de la Ville de Paris afin qu'EDF-éclairage public remédie aux pannes chroniques de lampadaires dont étaient sujettes la

rue des Islettes, l'angle de la rue de Chartres et de la rue de la Charbonnières et les rues autour du square Léon. (voir *Le 18^e du mois*, décembre 1999).

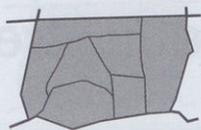
Jusqu'à présent, l'alimentation électrique des rues était gérée par des armoires posées à hauteur de genou, et il suffit de les détériorer pour couper l'électricité. Outre le sentiment d'insécurité que cela provoque, les armoires dégradées sont toujours alimentées en électricité, à la portée de tous, y compris des enfants.

Les raisons des dégradations sont doubles : elles peuvent résulter d'actes de vandalisme gratuits, elles peuvent aussi être le fait de personnes qui ont intérêt à ce que la rue soit sombre afin que divers trafics y aient lieu. La Goutte d'Or n'est pas le seul quartier du 18^e concerné. L'association *Mieux vivre au Simplon* a aussi dénoncé une situation qui semble perdurer depuis 1997 dans les rues Boinod, du Nord, Émile Chainé, des Portes blanches et du Simplon. ■

Gratuité étendue dans les piscines

En juillet, le Conseil de Paris a voté l'extension de la gratuité d'accès aux piscines et terrains de tennis de la Ville pour les bénéficiaires du RMI et les demandeurs d'emploi résidant à Paris. Elle s'applique, maintenant,

à l'ensemble des plages horaires destinées au public de ces équipements sportifs, alors que, jusque-là, l'accès gratuit était réduit à la plage 7 h - 11 h. Le 18^e, ses piscines et ses terrains de tennis sont, bien sûr, concernés. ■



24 octobre : procès du policier violent, trois ans après

Le 24 octobre aura lieu le procès d'un policier accusé de brutalités lors de l'arrestation de jeunes filles maghrébines dans le 18e.

Le procès du policier qui est accusé d'avoir brutalisé des jeunes filles d'origine maghrébine (dont deux habitaient la Goutte d'Or) à la sortie d'un bar karaoké, boulevard de Clichy, est fixé au 24 octobre au tribunal correctionnel de Paris. Initialement prévue en mai dernier, l'audience avait été reportée à la demande de l'avocat du fonctionnaire de police qui avait apporté de nouveaux éléments au dossier. Accusé d'injures racistes et de coups et blessures, Sébastien L., affecté à la BAC (brigade anti-criminalité), risque la révocation s'il est condamné.

L'histoire remonte au samedi 28 novembre 1998. Ce soir-là, Nadia Hani, ses deux sœurs et une amie passent la soirée à l'Époque, un café à karaoké proche de la place Pigalle. Une violente dispute éclate lorsque l'animatrice de la soirée passe faire la quête une seconde fois dans le public. Rivalité vocale entre la chanteuse d'un soir et Nadia Hani, les deux jeunes femmes s'insultent copieusement jusqu'à l'arrivée du videur.

Tout aurait pu en rester là sans l'intervention de trois policiers de la BAC en civil. Étaient-ils ou non en service ? C'est ce que l'enquête a tenté d'établir, toujours est-il qu'ils assistaient au spectacle parmi le public et que, selon les jeunes filles, ils n'ont pas décliné leur identité. Nouvelles insultes, mais ils font jouer la force, alors cette fois on en vient aux mains.



Nadia Hani photographiée quatre jours après l'affaire.

Une jeune policière est même très légèrement blessée par un tesson de verre. Les quatre jeunes filles finissent par s'échapper du bar, mais pas pour longtemps. Les policiers ont, en effet, appelé leurs collègues en renfort. Interpellées dans une ruelle qui jouxte le bar, les jeunes femmes sont battues, insultées, et l'un des fonctionnaires de police en civil qui avaient participé à la rixe donne à Nadia, selon les déclarations de cel-

le-ci, des coups de pied au visage. Embarquées *manu militari* au poste de police le plus proche, elles seront trimballées dans trois commissariats différents, emprisonnées pendant une bonne trentaine d'heures, ne pouvant pas manger avant le dimanche soir, et finissent leur périple dans la commissariat des Grandes Carrières. Là, le même fonctionnaire descend voir Nadia dans sa cellule, et aurait déclaré : « J'ai pris plaisir à jouer avec ta tête de bougnoule. »

Lorsque Nadia va porter plainte à l'IGS (la police des polices), ses interlocuteurs refusent de la croire, malgré un hématome de 8 centimètres à l'œil et une hémorragie conjonctivite, constatés par certificat médical. Il faudra que *Libération* révèle l'affaire pour que l'IGS enregistre la plainte et suspende le policier.

Depuis, l'enquête a révélé que les fonctionnaires de la BAC ont menti à plusieurs reprises dans leurs déclarations au juge d'instruction. Dernier rebondissement en date, Sébastien L. a porté plainte contre les jeunes filles pour coups et blessures...

Le rendu du jugement pourrait attendre plusieurs mois.

Ludovic Maire

13 octobre : Assises des associations

Les Assises de la vie associative organisées par la municipalité du 18e se tiendront le 13 octobre, de 9 h 30 à 18 h, à la mairie. Quatre ateliers, quatre thèmes : réforme du CICA ; création d'une maison des associations ; associations et politique de la ville ; associations et culture de proximité.

Le journal municipal cherche un titre

Le 18^e citoyen, journal municipal dont la parution avait cessé depuis un an et demi, devrait bientôt réparaître sous une autre forme.

La municipalité avait cessé de faire paraître *Le 18e citoyen* un an avant les élections afin qu'on ne puisse pas l'accuser de l'utiliser comme propagande électorale. Elle n'édite aujourd'hui qu'un petit quatre pages d'information de temps en temps.

Pour trouver un titre au nouveau journal, la mairie lance un appel aux habitants. Écrire à : mairie du 18^e, service communication, 1 place Jules Joffrin, ou faxer au : 01 53 41 18 73.

Une marche pour une femme assassinée

Près de deux cents personnes ont participé à la marche organisée jeudi 13 septembre en mémoire de Claire Koskas, une des trois victimes du drame survenu huit jours avant, le 5 septembre : ce jour-là, un déséquilibré avait poignardé un couple, rue Simart, puis Claire Koskas dans son magasin de meubles, boulevard Barbès.

Cinq pancartes avec une photo de la commerçante et l'inscription « On m'a sauvagement et gratuitement assassinée » ouvraient le cortège. La marche silencieuse s'est déroulée dans une grande dignité. Parti de Château-Rouge, le cortège s'est dirigé vers la mairie où il a fait halte avant de se disperser rue Marcadet, au siège de l'Association de défense mon quartier-ma ville, que préside le mari de la défunte, René Koskas. Une minute de silence a été observée devant la mairie. Annick Lepetit a exprimé sa sympathie à M. Koskas.

On reconnaissait dans le cortège les conseillers municipaux Claude Lambert (RPR), Xavier Chinaud (DL), Sylvain Garel (Verts). (René Koskas figurait sur la liste des Verts aux élections municipales). Étaient là aussi des représentants de la communauté juive, et même un représentant du temple hindou de la rue Philippe de Girard.

René Koskas réclame des expertises pour déterminer l'état psychologique du coupable, qui a été interné en hôpital psychiatrique.

Collèges Guadeloupe et Villey pour enfants handicapés : on ferme !

Le conseil d'arrondissement du 18e a "entériné", lundi 17 septembre, la fermeture programmée – et déjà effective – des collèges Guadeloupe et Villey, pour handicapés moteurs pour le premier, visuels pour l'autre, dont les classes de sixième n'existent plus en cette rentrée, en attendant l'extinction progressive des effectifs d'ici à trois ans.

La délibération a suscité une cassure dans les rangs de la majorité plurielle : le PCF a voté contre, comme les élus de droite, tandis que le PS et les Verts l'approuvaient. De plus, le vote serré a mené à un "cafouillage" : on a d'abord annoncé le rejet de la motion puis, après un nouveau décompte, son adoption.

Sophie Meynaud (PCF), s'est élevée contre le processus même de « demander de voter sur la fermeture de deux collèges déjà fermés » et Roxane Decorte (RPR) a dénoncé « le

démantèlement de structures qui fonctionnent ».

Que le conseil d'arrondissement ait voté pour ou contre, d'ailleurs, n'avait plus grande signification. La décision de fermeture progressive des deux collèges avait été prise dès 1999 par le rectorat de Paris. La mobilisation des parents d'élèves et des enseignants n'a fait que retarder le processus.

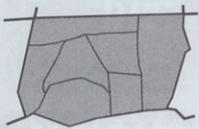
Au rectorat, on s'appuie sur des textes ministériels déclarant que l'intégration des enfants handicapés en collèges ordinaires (avec soutien spécifique) est un droit des familles, et l'on en fait une obligation pure et simple, qu'elles le veuillent ou non. Le problème, en réalité, c'est que de telles structures avec petits effectifs d'élèves et encadrement important, coûtent cher. De plus, fermeture des établissements signifie récupération des locaux. Alors, on prône les vertus de l'intégration, on soutient que les projets pédagogiques

des deux collèges sont "médiocres", on avance des arguments purement administratifs sur des structures qui ne seraient "pas conformes", et on balance aussi, à l'occasion, que les collèges ont un recrutement régional avec nombre de gamins qui ne sont pas de Paris, encore moins du 18e.

Donc, on ferme. Que les familles se débrouillent ! Elles se sont débrouillées, refusant pour la plupart les aléas de la scolarisation en collèges ordinaires, et préférant soit le privé, soit la déscolarisation pure et simple.

Tout n'est pas totalement terminé puisque les collèges existent toujours, continuant à fonctionner de la cinquième à la troisième. Mais autant il est possible de se battre pour empêcher une mesure, autant il est difficile, voire impossible, d'obtenir de revenir en arrière sur une mesure acquise. Il faudrait une volonté politique et...

M. P. L.



Une famille de Tchétchènes dans le 18e

Un certain nombre d'hôtels meublés du 18e accueillent, parfois dans des conditions plutôt sommaires, des candidats à l'asile politique. Telle cette famille tchétchène, dont le cas est significatif des difficultés rencontrées par les réfugiés en France.

«**C**omment vous trouvez le 18e ?» - «Très bien. Karachcho.» Ensuite les mots français manquent à Monsieur et Madame A., un couple de Tchétchènes qui vit à Paris depuis janvier, et l'entretien se fait en russe.

Ils sont arrivés à Paris, un matin de janvier de cette année, avec trois autres familles, après avoir traversé la Biélorussie, la Pologne, l'Allemagne. Un voyage qui leur a coûté 7 000 dollars, 50 000 francs. Le bus, qu'ils n'avaient pas quitté pendant les trois jours qu'a duré le voyage, «parce que c'étaient les chauffeurs qui réglait tout avec les douaniers», s'est arrêté un dimanche matin à 11 heures au pied de la tour Eiffel. Pas d'autre contact que l'adresse du CARSP, le service social qui s'occupe des réfugiés à Aubervilliers.

5 personnes, 12 mètres carrés

Depuis, ils vivent à l'hôtel dans le 18e avec leurs trois enfants : l'aînée a plus de 16 ans et n'est donc pas soumise à l'obligation scolaire, le second a 9 ans mais n'est plus scolarisé «parce que les autres enfants le battaient à l'école» et le petit dernier a 15 mois.

Les douze mètres carrés de la chambre d'hôtel, vert pissieux aux murs et petite fenêtre, sont occupés :

un grand lit, dans un coin des sacs Tati, entassés en guise d'armoire, deux chaises, un lavabo, une table minuscule et, dans un angle, la télé, «le lien avec le monde par l'image», qui rappelle que nous ne sommes

réfugiés, qui ont vu leur quotidien basculer.

Un premier départ, lors de la première guerre de Tchétchénie, les avait contraints à quitter Grozny pour se réfugier en Ingouchie. Reve-

conseraient dans leurs têtes l'image du pays des droits de l'homme.

Les journées ? «Rendez-vous, rendez-vous, rendez-vous», dit-elle en riant. Ils ne reçoivent aucune aide financière et doivent donc se débrouiller pour tout : impossible d'acheter des billets de transports, et c'est pour eux une honte de passer sous les portillons et d'accumuler les amendes. Pour manger, ils vont dans les soupes populaires ou le soir dans une cantine sociale, à Bréguet-Sabin. Là, ils retrouvent des Tatars, des Tchétchènes, des réfugiés des autres républiques de l'ancienne CEI, avec lesquels ils peuvent avoir des nouvelles de chez eux et commenter les événements. C'est visiblement un bon moment de leur vie.

Daniel Maunoury



Venus en France après que leur maison ait été détruite et le père torturé...

pas au XIXe siècle. Le soir, les deux petits matelas qui sont relevés à la tête du lit sont posés au sol, et on ne peut vraiment plus bouger. Le cadre de vie de dizaines de familles de

nus chez eux, ils ont retrouvé leur maison, mais ils n'y avait plus ni eau, ni électricité, ni gaz.

Dès le lendemain de leur arrivée, Monsieur A. a été arrêté et torturé par des militaires armés et cagoulés : enchaînés à huit dans une cave au sol rempli d'eau, on leur envoyait des décharges électriques. À 57 ans, il en porte les séquelles et, de fait, depuis qu'il est en France, il est hospitalisé en banlieue Nord pour des problèmes cardiaques et ne sort que le week-end.

Sa femme, pour le libérer, a dû verser une rançon de vingt millions de roubles, ce qui correspondait à l'argent de la boutique de pièces détachées qu'ils avaient vendue. Elle, géographe en université, n'avait plus de travail. Ils ont quitté définitivement Grozny, lorsque leur maison a été complètement détruite par les bombardements de 1999. Ils habitaient dans l'arrondissement «Octobre», à côté d'un pipe line qui a brûlé.

Aucune aide financière

Ils ont choisi la France parce que les autres réfugiés, qu'ils côtoyaient lors de leur deuxième séjour dans un camp en Ingouchie, leur disaient que «la France c'était bien, qu'il y avait peu de Tchétchènes», et parce qu'ils avaient vu des reportages sur des manifestations de solidarité, et

soigner, c'est la course de l'autre côté de Paris ou en banlieue. Pour s'habiller, trouver des objets de la vie courante, comme de la lessive ou du dentifrice, il faut se renseigner sur les plans possibles et se déplacer, parfois loin, et attendre. Le courrier ne leur arrive pas là, car ils peuvent partir, espèrent-ils, d'un moment à l'autre, si leur demande de statut de réfugié politique avance. Ils vont récupérer leurs lettres dans le 20e auprès de l'association France terre d'asile.

Du provisoire qui dure

Ils sont installés dans du provisoire qui dure et, s'ils avaient connu la réalité de leur vie ici, «il n'est pas sûr qu'ils seraient venus.»

Rue Myrha, rue Baudelique, les hôtels se succèdent dans ces rues que ne visitent pas les touristes. Pendant des mois, parfois des années, des familles de réfugiés, de sans-papiers en attente d'un logement, d'un travail, s'y entassent. Pour beaucoup d'émigrés, surtout les émigrés politiques, ces hôtels sont la porte d'entrée en France. Pour ceux qui les tiennent, c'est la garantie d'un versement régulier, puisque ce sont les associations humanitaires qui payent, pour des chambres exiguës et souvent en mauvais état.

Danielle Fournier

Couloirs de bus : des murets boulevard Ney et bientôt boulevard Barbès

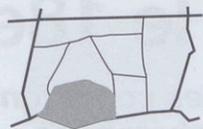
Faciliter le trafic pour les transports en commun, et à terme, dissuader les Parisiens d'utiliser leur véhicule, c'est l'objectif de la mairie de Paris dans son plan d'aménagement de couloirs de bus. Le 18e fait partie des onze arrondissements concernés par la mise en place de ces couloirs séparés par des petits murets en principe infranchissables par les voitures.

Des travaux sont actuellement en cours sur le boulevard Ney, de la Porte d'Aubervilliers à la Porte de Saint Ouen. Ils concernent, comme l'indiquent les panneaux d'information disséminés tout le long du parcours, «la création et la protection de couloirs réservés aux bus sur l'itinéraire de la ligne PC, intégrant la circulation des cyclistes ; la réorganisation du stationnement pour améliorer la circulation des autobus, tout en prenant compte des livraisons ; et enfin la modification de carrefours à feux afin de renforcer la sécurité des traversées des piétons». Si les délais sont tenus, ces travaux seront terminés le 31 octobre prochain.

À la Porte Montmartre, l'association Le petit Ney s'est plainte du manque d'informations concernant ces travaux : le numéro de téléphone d'Infovoirie qui figure sur les panneaux ne concerne que des demandes d'informations générales et la personne qui pourrait répondre aux questions des associations de riverains est souvent injoignable.

À la Porte d'Aubervilliers, on grince aussi des dents car, même si l'association Charles Hermite reconnaît qu'il faut améliorer les transports en commun, il faut aussi, selon elle, pouvoir garer son véhicule pour ensuite prendre le bus ou le métro. Or il n'existe pas de parkings dans cette cité construite dans les années 30. «La mairie s'est engagée à réinstaller 75 places de stationnement en face de la cité, dans la contre-allée du boulevard Ney, mais ces travaux finiront fin octobre. D'ici là comment se garer ? On a fait les choses à l'envers.»

D'autres travaux sont prévus de la fin septembre à la mi-novembre sur le boulevard Barbès. ■



Le parcours et le programme de la Fête des Vendanges (samedi 6 et dimanche 7 octobre)

La traditionnelle Fête des Vendanges a lieu les samedi 6 et dimanche 7 octobre. Organisée par le *Comité des fêtes et d'action sociale* du 18e, c'est un des événements incontournables de la vie festive de notre arrondissement. Les années précédentes, on avait assisté à une tentative de "modernisation" de la fête, avec notamment deux cortèges, et des spectacles de théâtre de rue, mais visiblement cela n'a pas été reconduit.

Le défilé cette année sera formé essentiellement de confréries vineuses venues d'un peu partout, et des associations folkloriques montmartroises (Commanderie du Clos Montmartre, Compagnons de Montmartre, Commune libre du vieux Montmartre, République de Montmartre, les P'tits Poulbots...).

La Fête des Vendanges est célébrée depuis 1935. C'est en 1933 que Labic, maire de la joyeuse *commune libre*, et Poulbot, entre autres, plantèrent la vigne actuelle à l'angle de la rue des Saules et de la rue Saint-Vincent. Aujourd'hui ce sont 1 700 pieds de vigne qui rappellent le passé viticole de la Butte et qui sont entretenus par des jardiniers de la Ville de Paris.

Samedi 6 : le parcours du défilé

- 14 h, départ de la mairie du 18e, place Jules Joffrin. Rues du Poteau, Duhesme, Versigny, Joseph Dijon, Hermel, square de Clignancourt.

- 14 h 30, rues Simart, Eugène Sue, Ramey, Custine. • 14 h 45, rue Caulaincourt.

- 15 h, rue Lamarck, rue du Cardinal Dubois. • 15 h 15, rues St Eleuthère, Azaïs, du Cardinal Guibert. • 15 h 30, rues de la Bonne, Saint Vincent.

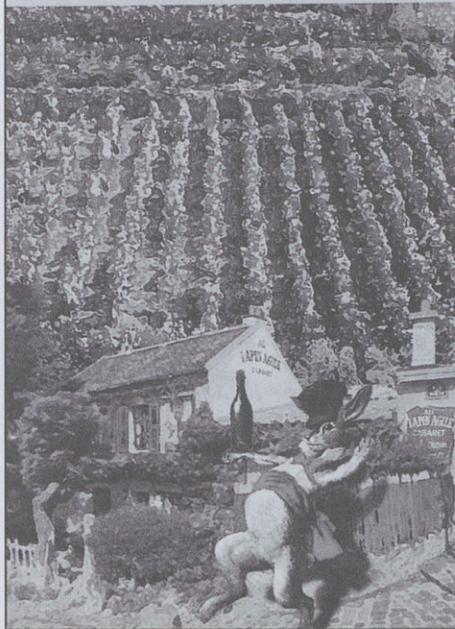
- 15 h 45, arrivée aux vignes puis ban des vendanges (par les tambours des Poulbots), suivi d'une dégustation de vin.

Des animations musicales auront lieu tout le long du défilé à des points fixes (entre autres mairie, rue Eugène Sue, rue Simart, aux vignes, au Sacré-Cœur)

Parrain, marraine et reine des vendanges

Après Anne Roumanoff et Pierre Perret, l'an dernier pour la cuvée Prévert, ce sont Carole Bouquet et Pierre Arditi qui parrainent la fête. La reine des vendanges est une jeune habitante du 18e qui prépare un bac hôtelier, Céline Pointe, qui a 19 ans et vit allée d'Andrézieux.

Clos Montmartre Cuvée LAPIN AGILE 2000



L'étiquette de la cuvée du Clos Montmartre mise en vente cette année : elle a été baptisée "cuvée Lapin agile".

Six conteurs nous parleront de lapins, de cabaret, de vin et de fête, au square de la Turlure samedi 6 octobre de 15 h à 17 h 45

Des stands de produits régionaux se tiendront rues Azaïs et St-Eleuthère, places du Calvaire et Jean-Baptiste Clément, samedi de 9 h à 22 h et dimanche de 9 h à 20 h.

850 litres de vin

Le Clos Montmartre sera en vente (300 francs la bouteille de 50 cl), le samedi et le dimanche, à la mairie et dans un stand situé au sommet de la

Dimanche, place des Abbesses : la foire aux associations

Environ soixante associations de toutes natures (artistiques, culturelles, associations d'habitants, sociales, sportives ou caritatives) tiennent un stand le dimanche après-midi, sur la place des Abbesses. La foire aux associations, organisée pour la cinquième fois par UVA-Grand Montmartre, est un rendez-vous qui permet à ceux qui y participent de présenter leurs projets, leurs activités ou leurs réalisations. Au fil des années, elle est devenue un rendez-vous interassociatif attendu.

En cette année d'anniversaire de la loi 1901, un atelier "1901/2001" tiendra la place avec une exposition et un espace culturel et pédagogique.

Butte, devant l'Eglise St Pierre. Le produit des ventes sert principalement à subventionner des œuvres sociales et culturelles.

Cette année, le célèbre cabaret montmartrois, le *Lapin Agile* est mis à l'honneur : le millésime 2000 sera sa cuvée. 1999 avait fêté Jacques Prévert, et 1998 le Moulin Rouge. Les vendanges 2000 ont produit 850 litres de vin. Francis Gourdin, l'œnologue chargé de la vigne, conseille de le boire légèrement rafraîchi (15°) sur charcuteries, pintade, canard et fromages à pâte molle. ■

Portes ouvertes d'ateliers d'artistes et de galeries

Une soixantaine d'artistes et plusieurs galeries présentent leur travail (peintures, sculptures, gravures, photos, mobiles...) du vendredi 5 au dimanche 7 octobre.

Vous trouverez le programme complet et les adresses de tous les lieux d'exposition à la galerie UVA-Grand Montmartre, 9 rue Duc (pas très loin de la mairie), et à la fondation Boris Vian, 6 bis cité Véron (près de la place Blanche).

C'est aussi la fête à Georges (Brassens) : deux concerts

Si la cuvée 2000 fête le *Lapin Agile*, elle se souvient aussi de Georges Brassens qui disparaissait le 29 octobre 1981. Brassens avait d'ailleurs, si l'on en croit le patron du *Lapin agile*, fait ses débuts dans ce cabaret, juste avant son passage chez Patachou – qui devait le rendre célèbre.

Un concert de chansons fêtera Brassens, par Yves Uzureau et ses musiciens, à la vigne, samedi 6 octobre de 14 h à 15 h 30, avant l'arrivée du défilé.

Un autre concert avec celui qui fut son guitariste pendant douze ans, Joël Favreau, aura lieu à la mairie du 18e (salle des fêtes) le lundi 8 octobre à 20 h 30 : "Salut Brassens", avec aussi Jean-Jacques Franchin (accordéon). Entrée gratuite sur invitation à retirer à l'accueil de la mairie (lun., mar., mer. et ven. de 8 h 30 à 17 h, et jeu. de 8 h 30 à 19 h 30)

12 au 21 octobre : la fête au village Lepic-Abbesses

Fête au village Lepic-Abbesses du 12 au 21 octobre : comme chaque année, l'association des commerçants, présidée par Michel Langlois, célèbre la venue de l'automne et place ses festivités sous le double signe de l'euro et d'une fabuleuse Amélie dont le destin est maintenant inséparable des lieux.

Inauguration vendredi 12 octobre, à 18 h, par Éric Zonka (réalisateur de *La Vie rêvée des anges*), qui viendra en voisin, et peut-être aussi par le papa d'Amélie, Jean-Pierre Jeunet lui-même, habitant du quartier lui aussi, s'il est revenu à temps des Amériques, où il va promouvoir son film. Puis place au générique de la Fête :

- Exposition photo *Le village d'un siècle à l'autre* ;

- Samedi 13, brocante d'automne sur la place des Abbesses (réservée aux professionnels) ;

- Dimanche 14, à 9 h 30, la course cycliste ;

- Mardi 16, à 16 h, "marche des commerçants", où chacun défilera joyeusement, paré des attributs de son négoce ;

- Vendredi 19, commémoration du premier anniversaire du "mur des Je t'aime" du square Jehan Rictus, où les riverains sont conviés toute la journée à venir dire ou chanter leur amour (chacun bénéficie d'une minute pour cela) ;

- Du vendredi 19 après-midi au dimanche midi, vide-cave des riverains (les adultes, vendredi et samedi, les enfants dimanche) ;

- Dimanche 21, à 10 h, les Foulées Lepic-Abbesses, seizième édition de la célèbre course à pied.

Il y aura aussi trois journées euro (13, 17 et 20 octobre), où les commerçants distribueront des euros, factices mais permettant de remporter des petits cadeaux offerts par la Caisse d'épargne, et une journée cinéma (jeudi 18) avec une loterie pour gagner des places.

Les rythmes du groupe brésilien Matukba et de la fanfare de Bailleul animeront la fête. ■

Entre la rue Ravignan et la rue Lepic

• Rue Ravignan : un prédicateur jésuite

Cette rue était autrefois, au moins depuis le XIV^e siècle, une des principales voies d'accès à la Butte. Elle a été pavée dès 1646. On l'appelait le *Vieux Chemin* jusqu'en 1867, date où elle reçut le nom de Ravignan.

Gustave-Xavier Lacroix de Ravignan (1795-1858) était un célèbre prédicateur. Après une carrière de magistrat de 1814 à 1822, il décide de devenir prêtre et entre chez les jésuites – où la formation est très longue. Il achève d'ailleurs sa formation en Suisse, car en 1828 s'est ouvert un conflit entre le gouvernement français et les jésuites, et les établissements d'enseignement de ceux-ci ont été fermés. Ce n'était pas le premier conflit : les jésuites, ayant fait vœu d'obéissance totale au pape, étaient une sorte d'armée intellectuelle de la papauté et, de ce fait, ils heurtaient la volonté des souverains français (rois ou empereurs) de contrôler l'Eglise dans leur pays.

En 1831, revenu en France, le père Ravignan commence sa carrière de prédicateur, à Amiens, à Bordeaux. En 1837 il prêche le carême à Notre-Dame-de-Paris, succédant au célèbre Lacordaire. Devant un public de notables et d'intellectuels, il choisit comme thème « une sorte de philosophie catholique de l'histoire, présentant à grands traits la lutte de l'erreur et de la vérité ».

Il prêchera à Notre-Dame durant vingt ans avec un énorme succès. Ses prédications de carême sont suivies de « retraits » auxquelles participent des centaines d'hommes : conférences, séances de prière, grandes cérémonies spectaculaires, processions, etc... Ravignan obtient ainsi des conversions.

Il consacre aussi une activité inlassable, usant notamment de son expérience de juriste, à tenter de faire annuler les mesures prises contre les jésuites. Mais sans y parvenir complètement.

• Place Émile Goudeau : le Club des Hydropathes

Sur cette place, située au milieu de la rue Ravignan, s'ouvrait le célèbre *Bateau-lavoir* où ont vécu les peintres Picasso, Van Dongen, Modigliani et bien d'autres, et les écrivains Reverdy, Mac Orlan, etc.

Emile Goudeau (né en 1849), natif de Périgueux, arrive à Paris en 1874 avec un emploi au ministère des Finances et l'ambition de devenir un écrivain célèbre. Au Quartier latin, il fréquente les cafés où se retrouve la bohème littéraire et artistique. Sa verve gesconne et son talent d'improvisateur le font remarquer. Autour de lui se forme une

petite bande qui, le 11 octobre 1878, dans un café de la rue Cujas, crée le *Club des Hydropathes* dont Goudeau est élu président. ("Hydropathes" signifie "ceux qui craignent l'eau").

On y lit des textes, on y chante, on y boit, on y rit, on s'y enjoue parfois. Feront partie des *Hydropathes*, entre beaucoup d'autres, les poètes et écrivains Maurice Rollinat, Charles Cros, Germain Nouveau, Jules Laforgue, Jean Richepin, François Coppée, Paul Arène, Alphonse Allais, le dessinateur André Gill, le chansonnier Jules Jouy, le fantaisiste Sapeck, et des médecins, des avocats, des étudiants...

Le *Club des Hydropathes* déménage ensuite à Montmartre, notamment au *Cabaret de la Grande Pinte*, rue des Martyrs, avant de disparaître miné par des scissions (celle des *Fumistes*, celle des *Hirsutes*). Beaucoup de ses membres se retrouvent au *Chat noir* où Goudeau officie au début comme "bonimenteur".

En 1885 Goudeau crée un cabaret concurrent, le *Chat botté*. Il se produira comme "poète-chansonnier" dans les cabarets montmartrois presque jusqu'à sa mort en 1906.

• Rue Lepic

C'était l'autre grande voie d'accès à la Butte depuis Paris. On l'appela d'abord le *Chemin Neuf*, puis en 1852 *chemin de l'Empereur*, puis *rue Lepic* à partir de 1864.

Sur Lepic, général du Premier Empire, voir la rubrique *Noms de rues* dans notre n° 70.

• Passage Depaquit : la "commune libre"

Jules Depaquit (1869-1924), figure de l'histoire de Montmartre, était un dessinateur médiocre, mais quel amuseur ! Jamais en panne d'une plaisanterie. On raconte, entre mille autres anecdotes, qu'un matin, alors qu'il habitait à l'hôtel du Poirier, en face du Bateau-lavoir, un employé des grands magasins Dufayel frappa à la porte de sa chambre pour encaisser une créance. Depaquit, qui n'avait pas d'argent, ne répondit pas. « *Je sais que vous êtes là, dit l'employé, vos chaussures sont à la porte.* » – « *Ce n'est pas une preuve, répondit Depaquit, je suis sorti en pantoufles.* »

Avec le chansonnier Maurice Halé, il créa, place Constantin Pecqueur, le cabaret de la *Vache enragée*, et le proclama *mairie de la commune libre de Montmartre*. Il organisa en 1921 des élections, hautement farceuses, pour cette *commune libre*. Il fut élu maire avec quatre fois plus de voix qu'il n'y avait d'électeurs, et s'employa jusqu'à sa mort à multiplier fêtes et événements comiques sur la Butte, où il fut l'ami



Un dessin de Jules Depaquit : la caricature du chansonnier montmartrois Gabriel Montoya.

de toutes les célébrités, de Suzanne Valadon à Picasso, d'Erik Satie à Frédéric, patron du *Lapin agile*...

• Rue Tholozé : un général obscur

Le lieutenant-général Tholozé (1781-1853) s'est distingué dans les campagnes de conquête de l'Algérie par la France, nous dit-on. Il n'a cependant pas laissé un grand souvenir : nous n'avons pas trouvé son nom dans la trentaine de livres que nous avons consultés, sur la conquête de l'Algérie, le règne de Louis-Philippe et celui de Napoléon III.

• Rue de l'Armée d'Orient : la Grande guerre

Le nom de rue de l'Armée d'Orient évoque des épisodes trop peu connus de la guerre de 1914-1918. D'abord, de 1914 à 1916, l'expédition des Dardanelles pour combattre l'empire ottoman, allié de l'Allemagne. Les troupes françaises et anglaises débarquent. Après des mois d'effroyables combats de tranchées, avec des corps à corps incessants, les Alliés doivent rembarquer, vaincus par les troupes turques com-

mandées par le général allemand Von Sanders et surtout le remarquable stratège turc Mustapha Kemal (qui deviendra plus tard chef de l'Etat turc sous le nom de Kemal Atatürk). Cela a coûté 150 000 morts à la France et à l'Angleterre.

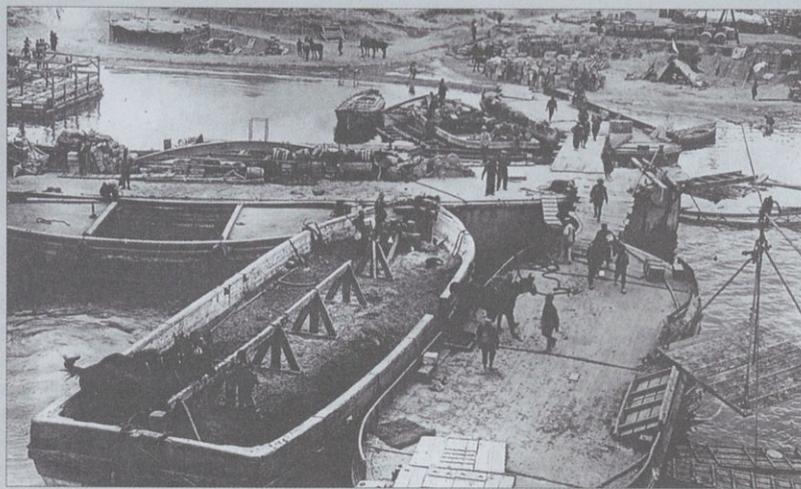
Fin 1917, nouveau débarquement, à Salonique, d'un corps expéditionnaire comprenant des Français, des Britanniques, des Serbes, des Russes, des Italiens, des Albanais, des Grecs. Dans les troupes françaises de cette "armée d'Orient" on trouve des Sénégalais, des Marocains, les zouaves d'Algérie, les marsouins de l'infanterie de marine, les "joyeux" des bataillons disciplinaires.

A ce moment l'Allemagne commence à faiblir et n'est plus en état d'approvisionner l'armée turque en armements. La campagne des Alliés, cette fois, est victorieuse, et l'empire ottoman s'effondre. (Il sera découpé en morceaux par les gouvernements français et anglais en fonction de leurs propres intérêts, pétroliers entre autres ; on n'a pas fini d'en voir les conséquences.)

Après l'armistice du 11 novembre 1918 qui marque la fin de la "Grande guerre", l'armée d'Orient, contrairement aux autres troupes alliées, n'est pas démobilisée. On l'envoie en Roumanie pour aider les armées russes "blanches" et tenir le front sud de la Russie face aux bolcheviques. Les troupes d'Orient auront ainsi le privilège de faire cinq mois de guerre de plus. Elles seront rapatriées seulement après l'insurrection des "mutins de la mer Noire" qui éclate dans la flotte française soutenant ces troupes.

• Rues d'Orchamp, Burq, Durantin, Garreau

Beaucoup de rues étaient autrefois des voies privées ou des chemins campagnards, et portaient le nom du propriétaire du terrain. C'est le cas pour MM. Burq, Durantin, Garreau, d'Orchamp.



Le débarquement de l'armée d'Orient sur la plage de Gallipoli en 1917.

Dans cette rubrique, nous avons parlé déjà des quartiers Moskova (n° 46), Porte de Clignancourt (47), Porte Montmartre (49), cité Charles Hermite (50), Simplon (53), Grandes Carrières (54, 58), Clignancourt (55, 65), Goutte d'Or (59, 62), Evangile (64), avenue de Clichy (66, 67, 68), Abbesses (70, 72, 75, 76).

18^e

REPORTAGE

VIVRE À BRETONNEAU

Il y a trois mois, le nouvel hôpital de gériatrie du 18e accueillait ses premiers patients. Depuis, la majorité de ses services a ouvert. Ses personnels sont presque tous en place. Le 18e du mois est allé à la rencontre de quelques-uns de ces "volontaires", passionnés par ce projet.

«L'hôpital vit et fonctionne bien, en répondant à une demande qui est importante, assure Isabelle Lesage, sa directrice, avec un sourire tranquille. Nous n'avons pas rencontré de problèmes graves. La montée en charge se fait dans la sérénité, même si une forte pression pèse sur tous, et s'il faut ajuster des milliers de décisions et de comportements.»

Isabelle Lesage, qui n'en est pas à sa première expérience en gériatrie, se dit frappée par la qualité de vie et de soins à Bretonneau. «La vie en maisonnée, par exemple, a permis d'améliorer sensiblement les troubles de comportement des patients.» Ce résultat tiendrait en grande partie à la mobilisation du personnel, «très impliqué, très compétent».

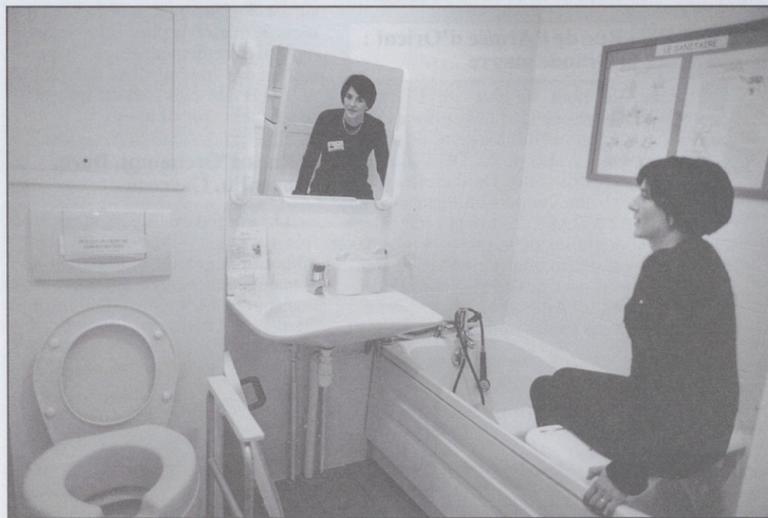
La conception même du projet Bretonneau, qui porte largement son empreinte (elle y travaille depuis son lancement en 1995) compte pour beaucoup aussi dans ce qu'elle considère être une réussite. Isabelle Lesage a visité de nombreux établissements de poin-

te en Europe, rencontré de nombreux experts. Les nations du Nord ont plutôt opté pour de petites structures spécialisées de proximité, où familles et associations s'impliquent fortement. Mais, selon elle, Bretonneau constitue, dans le contexte d'un établissement à reconstruire, une bonne réponse aux besoins des Parisiens des 17e et 18e arrondissements.

«Je constate un mieux-être chez les patients qui viennent d'autres établissements, observe Carmen Piccolo, infirmière en psychogériatrie. Tout n'est pas parfait, ajoute-t-elle. Savoir partager, échanger entre nous, personnels qui venons d'écoles différentes, se mettre sur la même longueur d'onde, voilà à quoi il faut s'atteler.»

«Nous ne voulons pas nous contenter d'offrir le gîte et le couvert, dit Annie Defosse-Argut, ergothérapeute. Notre ambition est de proposer à chaque patient un projet de vie personnalisé... Mais nous sommes encore à 50 % de l'objectif, nous n'avons pas atteint la vitesse de croisière...»

Annie Defosse-Argut, ergothérapeute



«Ma mission, c'est d'abord la rééducation des patients pour améliorer leur autonomie, en améliorant leur capacité fonctionnelle et psychique. On mène pour cela des activités ludiques, artisanales ou artistiques. Et on travaille aussi sur tous les actes de la vie quotidienne : se laver, s'habiller, manger, aller aux toilettes.»

J'interviens également dans les équipes mobiles. Avec un infirmier ou un psychologue, nous nous déplaçons à domicile pour évaluer la situation d'une personne. Par exemple pour s'assurer que son retour de

l'hôpital se déroule bien, et que les aides au maintien ont été mises en place. Je suis attentive aux aménagements de l'habitation, je fais des suggestions, communiquées aux intervenants médicaux et sociaux, et aux familles.

Au sein de l'hôpital, je suis chargée de la gestion du parc de lits et de fauteuils, et de la formation du personnel aux équipements. Je m'occupe également du petit appartement-témoin installé dans la plateforme gérontologique, qui est équipé de toutes les aides techniques qu'on peut aménager chez soi : lit à hauteur variable, barres d'appui, etc.»



Geoffrey Liégeois, responsable de restauration

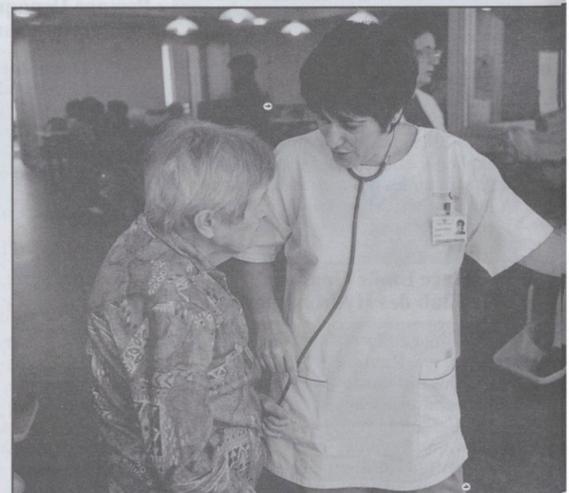
«Notre équipe réalise des recettes traditionnelles, à partir d'une cuisine centrale, en y intégrant les contraintes de logistique, d'hygiène, de budget aussi.»

Nous préparons les repas des patients, des personnels, des enfants de la crèche, et aussi des familles, qui pourront déjeuner avec leur parent hospitalisé dans le restaurant qui ouvrira bientôt.

Nous intervenons aussi dans les "maisonnées" en tant que conseillers, animateurs et formateurs. Car les maisonnées réalisent elles-mêmes une préparation chaque jour devant les patients, dans leur cuisine américaine.

Dans l'avenir, nous mettrons en place une commission des menus, en conviant patients et familles à participer.»

Carmen Piccolo, infirmière dans une unité de long séjour en psychogériatrie



«Je viens d'un établissement intercommunal public où je suivais quatre-vingts patients. Ici, j'en suis trente. Nous pouvons avoir une écoute pour chacun, car c'est pour eux la chose la plus importante. À Bretonneau, on travaille autrement, sur des objectifs et en équipe, avec une approche personnalisée des soins, et avec une vraie complémentarité entre les métiers : médecin, kiné, ergothérapeute, diététicienne...»

On essaie d'apporter aux patients ce à quoi ils ont droit, sans leur imposer. Leur thème de vie, de leur rythme de vie, de leur rythme. Ils se lèvent et se couchent quand ils veulent. Ils sont libres de circuler, avec un accompagnement, dans la rue intérieure, au spectacle, ou de se rendre à l'hôpital, ou de se rendre à l'hôpital, ou de se rendre à l'hôpital, car ils n'avaient jamais eu ce droit-là.



Françoise Escourrolle, médecin gériatre

«Je viens d'ouvrir, fin septembre, une consultation en gériatrie. Et j'ouvrirai, début 2002, une unité fixe et une équipe mobile de soins palliatifs : c'est mon challenge personnel. Nous allons tout baser sur le confort des patients, avec une équipe complète, des intervenants psychologues, psychomotriciens et ergothérapeutes, et aussi des bénévoles, qui ont un rôle important. Bretonneau va donc intégrer sur le même lieu tout l'éventail de prise en charge, de la gériatrie aiguë aux soins

de longue durée et au palliatif. Beaucoup de personnes âgées pourront rester à proximité de leur domicile, et y retourner, au lieu, comme c'était le cas dans le passé, de se retrouver très loin dans des structures de la banlieue sud. L'innovation tient aussi à ce réseau ville-hôpital et aux équipes mobiles de paramédicaux, qui interviennent au domicile des patients pour faire des évaluations et des bilans. Prévenir la vieillesse, aider au maintien à domicile, c'est la vocation de Bretonneau.»

Zahia Chemlal, "maîtresse de maisonnée"



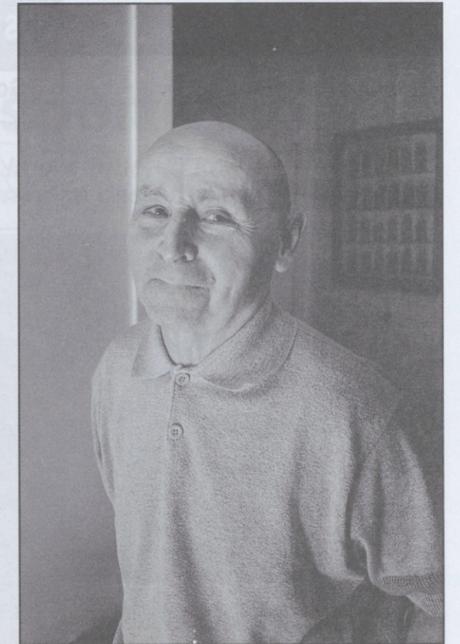
«Mon travail consiste d'abord à commander, préparer et servir les repas. Les règles d'hygiène sont strictes, et les appliquer prend beaucoup de temps. Je veille aussi à bien présenter les tables, qui sont dressées avec de la vraie vaisselle, des verres à pied, de jolies serviettes. Beaucoup de personnes âgées suivent un régime ou prennent des plats à texture modifiée, qu'il faut hacher ou mixer.»

L'après-midi est consacré aux activités d'animation, avant et après le goûter, qui peut être pris dans la chambre ou au salon.

Ce sont les jeux de société, les chansons et les spectacles intergénérationnels, dans la salle de spectacle, qui marchent fort. Les personnes âgées adorent retrouver les enfants de la crèche.

J'essaie toujours de mener de front animations collectives et discussion en tête-à-tête. On peut toujours donner vingt minutes à chacun, car on a deux aides-soignantes avec nous. Les patients sont demandeurs de paroles, de discussions. Et les animations les plus préparées ne sont pas forcément les plus réussies...»

Texte Jean-François Vuillerme, photos Thierry Nectoux



Maurice Hauterre, patient dans une maisonnée de moyen séjour

«À 74 ans, je suis jeune en comparaison d'autres malades qui sont très handicapés. J'ai fait sept chutes en une semaine, pendant l'été, c'est ce qui m'a amené ici. Et je perds aussi un peu la mémoire. Je reste là jusqu'au début d'octobre. Après, je m'installerai quelques mois dans un studio, près de chez mon fils, puis je rentrerai chez moi. Je suis bien ici, l'ambiance est familiale, la nourriture est bonne dans l'ensemble : on ne peut pas toujours avoir des ortolans ! Le médecin et les infirmières passent tous les jours, et le personnel est d'une grande gentillesse. Bon, parfois, ils viennent au bout de vingt minutes. Mais ils ne font pas toujours ce qu'ils veulent, dans les hôpitaux, faut les comprendre. Et le week-end, ils ne sont que deux dans l'unité.»

J'aime bien mon calme, ma solitude dans ma chambre confortable, mais je vais aussi dans les animations. Pas à toutes ; il y en a beaucoup, et le samedi, il y a une messe.

Je n'ai pas de critiques à faire, pourquoi les critiquer ? Ils se défontent. Voyez par exemple, cette couverture, je l'ai demandée hier. J'ai demandé à l'aide soignante de se mettre à côté de moi pour qu'on se réchauffe. Alors finalement, elle l'a trouvée, la couverture... Ça fait du bien de rigoler !»

Consultations, hospitalisations, aides à domicile... toutes les informations pratiques au "point Paris Émeraude 18"

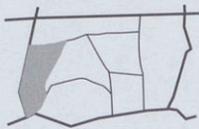
Partie intégrante du projet Bretonneau, mais ouverte au public sans formalités, la "plateforme gérontologique" installée 3, place Jacques-Froment, informe et conseille sur les soins et les services offerts par l'hôpital, ainsi que sur les aides au maintien à domicile.

Ouvert tous les jours de 9 h 30 à 18 h, et le samedi sur rendez-vous. Tél. 01 53 11 18 18.

Métro Guy-Môquet ou Lamarck-Caulaincourt. Bus 95, arrêt place Jacques-Froment.

La vie des quartiers

Grandes Carrières



Jardin des Deux-Nèthes : les travaux vont enfin démarrer

Enfin ! Les crédits pour la création du Jardin des Deux-Nèthes ont été votés. On en parlait depuis plus de quinze ans. La première tranche de travaux devrait débuter en mars 2002, laissant espérer une ouverture du jardin en 2003. Ce jardin se situera entre l'impasse des Deux-Nèthes et l'impasse de la Défense, près de la place Clichy. Une deuxième tranche, qui l'agrandira encore un peu, devrait suivre, à une date non fixée.

Cars de touristes : DéClic 17/18 monte au créneau

L'association *DéClic 17/18*, qui rassemble des habitants du secteur de l'avenue de Clichy, a plusieurs fois lancé l'alerte au sujet des nuisances générées par la pléthore d'autocars qui amènent les touristes à Montmartre.

1997 a vu l'interdiction de la circulation des cars de touristes sur la Butte, à la suite des actions menées principalement par l'ADDM. En 2000, le *Collectif des boulevards de Rochechouart et de Clichy* a obtenu l'interdiction totale du stationnement des cars sur ces boulevards, avec seulement le droit de déposer et reprendre leurs passagers sur une zone près du lycée Jacques Decour.

Mais, interdits sur les boulevards et sur la Butte, les autocars vont se garer ailleurs, notamment au parking du Pont Cardinet, déplaçant les nuisances sur l'avenue de Clichy.

Dans le nouveau numéro de son bulletin, *DéClic* explique que les déplacements de touristes doivent être pensés à l'échelle parisienne : «*les mesures localisées dans l'espace et dans le temps déplacent les nuisances, voire les accroissent en intensifiant la circulation de transit*». Un vœu a d'ailleurs été voté il y a quelques semaines, par le conseil d'arrondissement du 17^e, demandant la fermeture du parking Cardinet.

DéClic demande un débat : Doit-on autoriser les cars de touristes à pénétrer dans Paris ? Si oui, sur quels axes, pour quelle durée, dans quel but ? Si non, comment organiser les flux touristiques intra muros, assurer l'accessibilité des sites touristiques ?

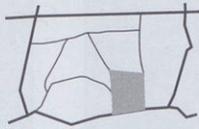
Une école rue Forest, c'est acquis

Le projet de construction d'une nouvelle école rue Forest, près de la place de Clichy, est maintenant acquis. Elle s'implantera au n° 14, dans les anciens locaux du Crédit municipal, dont on conservera la façade de style art déco. L'intérieur, en revanche, sera détruit pour faire place à une école polyvalente (4 classes maternelles, 6 élémentaires) et, en prime, à des logements étudiants.

Date programmée d'ouverture : 2003.

La vie des quartiers

Goutte d'or



Après l'incendie de la rue Doudeauville À l'ordre du jour : une cellule d'urgence à Paris pour les victimes de sinistres

La maire du 18^e demande au maire de Paris d'installer à l'Hôtel de Ville une "cellule de crise" capable de répondre aux besoins immédiats des victimes de sinistres.



Thierry Nectoux (www.chambrenoire.com)

Michel Neyreneuf, l'adjoint chargé du logement (mains jointes) est venu rencontrer les sinistrés, organisés en association avec le DAL 18^e.

À quelque chose malheur est bon, si l'on peut dire... Devant la "galère", subie par les victimes de l'incendie du 54, rue Doudeauville, et l'impuissance de l'élue de permanence du 18^e à gérer l'urgence, faute de moyens adéquats (voir notre dernier numéro), la maire Annick Lepetit vient de s'adresser à la Ville de Paris pour lui demander de constituer une "cellule de crise" ou "cellule d'urgence".

Il s'agirait de disposer, à l'Hôtel de Ville, d'une structure de professionnels, disponibles jour et nuit, auxquels on pourrait avoir immédiatement recours en cas d'incendie, d'accident, d'effondrement ou de tout sinistre survenant dans la capitale. Cette cellule pourrait s'occuper de trouver des logements d'urgence, mais aussi de fournir une aide matérielle ou psychologique.

Parmi les 40 000 fonctionnaires

«*Il est inacceptable qu'on envoie sur les lieux quelqu'un qui n'a aucun moyen de faire quoi que ce soit, un adjoint de permanence, simplement muni d'un papier sur lequel il est dit qu'on doit conseiller aux rescapés de se débrouiller (hôtel ou hébergement par des amis) ou alors de se rendre au foyer d'urgence Baudricourt dans le 13^e*», souligne-t-elle, relayée par Michel Neyreneuf, l'adjoint chargé du logement, qui pense même que «*dans les conditions actuelles, ça ne sert strictement à rien d'envoyer quelqu'un qui ne peut rien, sinon provoquer des frustrations*».

Que la Ville réponde positivement, qu'elle estime qu'elle peut dégager quelques-uns de ses qua-

rante mille fonctionnaires pour soulager la détresse, ce n'est pas absolument certain, encore moins dans l'immédiat, alors que pourtant certains quartiers à habitat vétuste ou surpeuplé – et le 18^e est loin d'en être préservé – sont à haut risque de sinistre à tout moment. Mais enfin, la question est maintenant posée officiellement.

En attendant, on s'occupe du relogement des sinistrés. Michel Neyreneuf, qui était absent le jour de l'incendie, le 4 août, a pris les choses en main en revenant de vacances. Il a animé notamment, le 4 septembre, une réunion d'information avec les locataires du 54, regroupés en association et soutenus par *Droit au logement*. Il a assuré que les familles du bâtiment B., moins touché par le feu, pourraient réintégrer, fin septembre ou début octobre, leurs logements, après travaux. Quant à ceux du

bâtiment A., ils doivent être relogés ailleurs le plus tôt possible, car ils sont prioritaires sur les listes de demandes de logements sociaux.

Il a cependant insisté sur le manque criant de tels logements (60 000 demandeurs pour 1 500 nouveaux logements construits cette année, a-t-il souligné.) Il a donc averti que malheureusement ils devraient se montrer «*patients*», et il a même conseillé de ne pas être «*trop exigeants*».

Les questions qu'ils se posent

Conseil avisé certainement, car on ne peut pas construire des milliers de logements nouveaux en quelques semaines ! Mais les locataires du 54, rue Doudeauville qui, depuis un mois, ont vécu dans le provisoire, qui craignent de se faire balader, qui ne savent toujours pas que faire de leurs meubles, restés sur place ou déménagés chez des amis, ont du mal à rester zen.

«*Notre bail tient-il toujours ? Ne risque-t-il pas d'être résilié d'office ? Les assurances paieront-elles ? Avons-nous le droit de refuser un logement qui ne nous convient pas ?*» Telles sont les questions le plus souvent revenues. Quant à l'éventuelle réintégration dans les lieux, que certains souhaitent, elle est possible, a déclaré Michel Neyreneuf, possible avec le même loyer, car l'immeuble est conventionné et le propriétaire est tenu de maintenir les loyers plafonnés. Seul problème : il faut engager des travaux, et c'est au propriétaire de le décider. Cela peut se faire rapidement mais cela peut aussi durer des mois, voire des années...

Marie-Pierre Larrivé

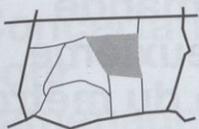


PARIS18.NET

La vie de votre quartier sur Internet



Rendez-vous sur
www.paris18.net



Une brochure sur le patrimoine du quartier

Connaître le patrimoine architectural de son quartier ; c'est Simplon comme bonjour avec la petite brochure que *Mieux vivre au Simplon* vient de publier. Format carré tenant en poche, quatorze pages illustrées de photos avec description détaillée des lieux et de leur histoire.

Elle propose un itinéraire en huit lieux à découvrir. D'abord le café *La petite Renaissance* (36 bd Ornano) et son décor de céramiques et faïences 1900. On traverse et, au 43, on admire la façade style paquebot de l'ancien cinéma, reconverti en supermarché. On retransverse pour regarder, au 70, l'hôtel *Titania*, bel exemple d'immeuble art déco (où, dans les années 20, habita un jeune homme nommé Saint-Exupéry).

Un peu plus loin, 12 rue Neuve de la Chardonnière, c'est un étonnant immeuble à coursives fin XIXe, dont la cour, à l'origine, était coiffée d'une verrière et abritait un petit hammam. Au 143 rue de Clignancourt, ce sont les ateliers d'artistes : architecture industrielle typique en bois. Nouvelle station 13 rue des Amiraux, devant l'immeuble en jardins, recouvert de céramiques, du célèbre architecte Henri Sauvage, qui abrite des appartements et la piscine des Amiraux.

La balade se termine avec l'église Saint-Sava (23 rue du Simplon), la cathédrale orthodoxe serbe de Paris, et enfin, juste à côté, au 25, la "maison Frémont".

□ 20 F ou 3,05 €. *Mieux vivre au Simplon*, 17, rue du Nord. 01 42 64 32 93. Mail : mvs@ouvaton.org.

Rue du Simplon : école ou pas, logements sociaux ou pas ?

Le dernier conseil d'arrondissement était consulté sur la demande de permis de construire, déposée par la SAGI, de trente logements en *accession sociale à la propriété* au 10, rue du Simplon. La délibération a été reportée. Raison invoquée par Michel Neyreneuf, adjoint chargé de l'urbanisme : «Il faut aller jusqu'au bout de la concertation avec les associations du quartier.»

Dans le cadre du plan de rénovation du quartier, le terrain doit accueillir une école polyvalente de six classes (quatre de maternelle et deux élémentaires) et des logements neufs. Initialement l'immeuble d'habitation devait être construit par un promoteur privé, et donc comporter des logements destinés à des familles des classes moyennes, ce qui aurait participé à la mutation de la physionomie sociale du quartier.

Mais aucun constructeur privé ne s'est porté acquéreur du terrain. La mairie de

Une association sportive punie

L'AIPS, qui initiait environ 120 enfants à la pratique du karaté, s'est vu retirer tous ses créneaux horaires au gymnase des Amiraux.

Début septembre, à son retour de vacances, Gérard Narodowiec se présente au gymnase du 2, rue des Amiraux, pour savoir quels créneaux horaires sont attribués à l'association dont il est le président et le principal animateur, l'AIPS (*Association pour l'initiation à la pratique sportive*). Surprise : l'AIPS ne figure nulle part sur le tableau des horaires. Les heures dont elle disposait depuis quinze ans pour initier les enfants du quartier Simplon au karaté, lui ont été enlevées en totalité.

«Je n'avais même pas été prévenu», affirme Gérard Narodowiec. Il avait fait imprimer des affiches annonçant la reprise des activités, affiches devenues inutilisables.

En fait, une lettre l'informait, datée du 17 juillet, signée de Bruno Fialho, adjoint au maire du 18e chargé de la jeunesse et des sports ; mais cette lettre, expédiée à une adresse qui n'est plus depuis trois ans celle de l'AIPS, ne lui était pas parvenue. Elle lui a été remise en mains propres, le 5 septembre, par Bruno Fialho lui-même, que M. Narodowiec avait demandé à rencontrer.

Une grosse colère

Le conflit né de cette suppression risque de connaître des rebondissements. À la réunion du conseil d'arrondissement, le 17 septembre, Claude Lambert, élu RPR, a interpellé à ce sujet la municipalité du 18e. Une discussion brève mais vive s'en est suivie. Gérard Narodowiec, présent dans les rangs du public, s'est dressé, en colère, criant – ce qui a



Noël Monier

Des enfants karatéka de l'AIPS, à l'un des galas des arts martiaux organisés par Gérard Narodowiec

provoqué un certain émoi, car, selon la loi, le public n'est pas autorisé à intervenir dans les débats du conseil.

Christophe Caresche, député (PS) du 18e, a souhaité que la décision soit réexaminée. Mais Bruno Fialho n'est pas disposé à changer d'avis. «La décision, nous a-t-il dit, n'a pas été prise par moi seul, mais en accord avec la maire du 18e, et pour de bonnes raisons. Je ne vois pas pourquoi nous reviendrions là-dessus.» Finalement, après avoir pris connaissance du dossier, Christophe Caresche s'est dit convaincu.

Cette suppression des créneaux horaires de l'AIPS a tous les aspects d'une punition. Quels en sont les motifs ? Gérard Narodowiec déclare y voir une hostilité personnelle à son égard. L'an dernier déjà, quelques heures lui avaient été enlevées pour être données à d'autres associations. Et cette année, la subvention de la Ville à son association est fortement diminuée, passant de 5 000 à 1 200 F. Il n'est pas loin de penser que tout cela a quelque chose à voir avec ses engagements politiques.

Un affaire de cour

Il est vrai que M. Narodowiec, en de multiples occasions, a affiché ses relations avec les responsables RPR. Au gala des arts martiaux que son association organise chaque année, il ne manquait jamais d'inviter et de présenter en vedette Patrick Stefani, leader RPR. Récemment, pendant la campagne des élections municipales, il a organisé une course des enfants dans les rues du quartier Simplon, où on a eu la surprise de voir arriver Roxane Decorte et Claude Lambert, candidats RPR. Mais, nous affirme M. Narodowiec, il avait aussi invité Bruno Fialho, candidat sur la liste de gauche, et celui-ci n'était pas venu...

Ce mélange de l'éducation sportive avec la politique est certes contestable. Cela suffirait-il à justifier la mesure prise ? Celle-ci touche non seulement le président du club, mais aussi les quelque cent vingt enfants

adhérents. Mais Bruno Fialho justifie sa décision par d'autres motifs.

Motifs de sécurité d'abord, dit-il : notamment, les enfants auraient parfois été laissés sans surveillance dans la cour qui se trouve entre le gymnase et le collège Gérard Philipe. L'utilisation de cette cour lui avait d'ailleurs été interdite par le collège Gérard Philipe, dont dépend cet espace, interdiction dont M. Narodowiec n'a pas tenu compte.

Des plaintes

Mais surtout, c'est «le comportement» de M. Narodowiec qui est en cause. Il aurait fait l'objet de nombreuses plaintes de la part des agents municipaux chargés du gymnase, notamment du gardien, ainsi que du principal du collège Gérard Philipe et de fonctionnaires de l'Hôtel de Ville. Des remarques verbales et écrites lui auraient été faites.

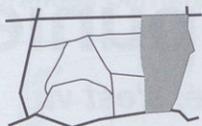
C'est vrai que Gérard Narodowiec est de tempérament parfois colérique. Il ne le nie pas. Mais la dégradation de ses rapports avec le gardien du gymnase serait, selon lui, imputable à ce dernier, à qui il aurait reproché de ne pas contrôler suffisamment les entrées.

Pour ce qui concerne la cour mitoyenne au collège, il explique que dans le passé, et pendant de nombreuses années, il était autorisé par l'ancien principal du collège à l'utiliser. Le nouveau principal y avait mis un terme, invoquant une décision du conseil d'administration de l'établissement. M. Narodowiec affirme que, lorsqu'il avait demandé les raisons de ce refus, le principal aurait refusé de lui répondre. Il reconnaît s'être alors mis en colère, mais nie avoir proféré les menaces dont le principal l'accuse. Il nie aussi avoir laissé les enfants sans surveillance.

Quoi qu'il en soit de ces griefs réciproques, le gymnase des Amiraux est maintenant interdit à M. Narodowiec. Une affiche indique aux familles les adresses d'autres clubs sportifs où inscrire leurs enfants.

Noël Monier

Chapelle



43 000 mètres carrés ou 30 000 pour les futurs Jardins d'Éole ?

Le débat sur la cour du Maroc rebondit au conseil municipal, où la majorité se divise.

Débat mouvementé le 17 septembre au conseil d'arrondissement du 18^e, qui a vu les composantes de la majorité municipale prendre des positions divergentes. Il s'agissait de l'avenir du terrain de la "cour du Maroc", qui appartient actuellement à la SNCF.

Ce terrain, situé entre les voies ferrées et la rue d'Aubervilliers, se trouve à la frontière du 18^e et du 19^e. Il est projeté d'y créer un grand jardin public baptisé "les Jardins d'Éole". Le problème est le suivant : la "cour du Maroc" a une surface totale d'environ 43 000 m². Les associations de riverains souhaitent que la totalité de cette surface soit acquise pour le futur jardin. Mais la SNCF voudrait ne lui affecter que 30 000 m² environ, les 13 000 m² restants devant permettre l'agrandissement des entrepôts de l'entreprise Tafanel.

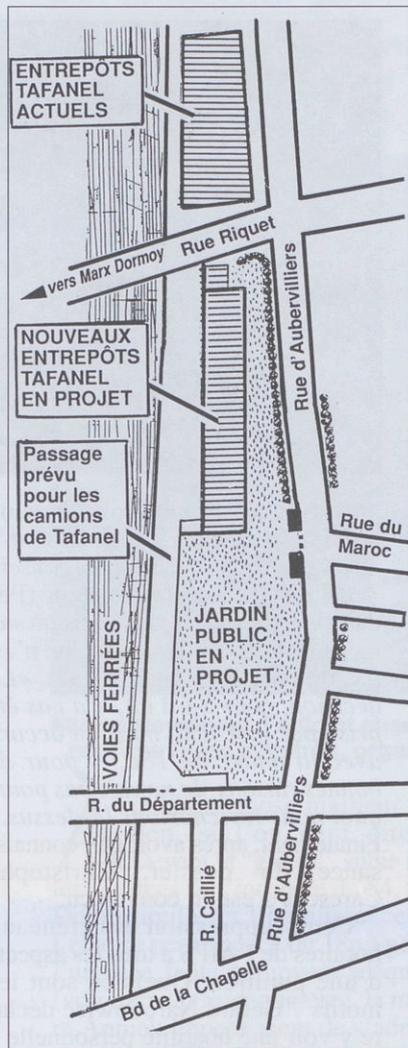
Le précédent maire de Paris, Jean Tiberi, et le précédent maire du 18^e, Daniel Vaillant, se montraient prêts à s'aligner sur la SNCF. Au contraire, le maire du 19^e, Roger Madec, et sa majorité (PS, PC, Verts) rejoignent la position des associations et demandent l'abandon du projet d'extension de Tafanel ; il en est de même des Verts du 18^e, ainsi que du groupe de Philippe Séguin. Cette divergence vient de rebondir, de façon spectaculaire.

Les entrepôts Tafanel

Petit rappel des chapitres précédents. La "cour du Maroc" (ainsi nommée parce que son entrée se situe face à la rue du Maroc) était autrefois utilisée par la SNCF pour le déchargement des trains de marchandises. Ces activités ayant été transférées ailleurs, le terrain est maintenant sans utilisation. La SNCF est prête à le vendre.

Daniel Vaillant, le premier, en 1992, a lancé l'idée d'y créer un jardin public, pour lequel il a proposé le nom de "jardins d'Éole" parce que le terrain se situe le long des voies du RER Éole. Cette idée a été soutenue par les associations de quartier, notamment celle qui s'est elle-même baptisée *Les Jardins d'Éole* et qui groupe des habitants du 19^e et du 18^e.

Mais un peu plus au nord, de l'autre côté du pont Riquet, se trouvent les entrepôts de la société Tafanel, qui assure la distribution des boissons dans une grande partie de Paris. Les bières, limonades et autres boissons fraîches arrivent par train chez Tafanel, où elles sont chargées sur des camions qui rayonnent ensuite dans Paris. L'entreprise emploie 350 personnes et utilise 130 véhicules diesel. Or Tafanel a besoin de davantage de place et vou-



drait s'étendre sur une partie de la cour du Maroc.

La SNCF est d'accord avec Tafanel : elle espère tirer plus d'argent de terrains servant à une activité économique que de terrains cédés pour un espace vert. Et bien sûr elle est favorable au développement du fret ferroviaire de Tafanel. La SNCF est propriétaire du terrain. Mais pour y créer de nouveaux entrepôts, il faut un permis de construire de la mairie.

La SNCF a donc déposé, en août 2000, une demande de permis de construire pour l'extension de Tafanel. Daniel Vaillant a donné un avis favorable. Jean Tiberi également, mais sous réserve d'obtenir davantage de précisions.

Un va-et-vient de camions

L'association *Les jardins d'Éole*, elle, estime qu'il existe d'autres emplacements possibles pour l'extension de Tafanel, par exemple l'ancienne gare des Mines, tout au nord de Paris, dans une zone où il n'y a pas d'habitations. Jean Tiberi objectait que ces terrains devaient être utilisés pour accueillir des installations des Jeux Olympiques. Mais maintenant, on sait que Paris n'aura pas les J.O. en 2008. «Cet argument-là ne peut plus nous être opposé», déclare Daniel Keller, président de l'association.

Certains habitants de la rue d'Aubervilliers contestent même la présence de Tafanel dans le quartier, où cette entreprise engendre un va-et-vient important de camions.

La SNCF et Tafanel ont pris en compte les doléances des riverains à ce sujet. Elles ont imaginé une solution : aménager, entre le futur jardin public et les voies ferrées, un couloir de circulation pour les camions, qui ainsi n'auraient plus à emprunter la rue d'Aubervilliers (voir le plan). Cette proposition a toutefois un inconvénient : les camions n'emprunteront plus la rue d'Aubervilliers, mais ils déboucheront sur la rue du Département, où il y a, outre les immeubles d'habitation, deux écoles !

Les Verts et le RPR ensemble

Ce sont maintenant le nouveau maire de Paris, Bertrand Delanoë, et la maire du 18^e, Annick Lepetit, qui héritent du dossier. Que vont-ils décider ? Annick Lepetit a visité cet été la cour du Maroc en compagnie des responsables des *Jardins d'Éole*. Elle a également eu des contacts avec la SNCF. Elle n'a pas indiqué quelle position elle prendrait, mais seulement assuré que la décision finale sur le permis de construire SNCF-Tafanel ne sera pas prise avant une réunion de concertation, peut-être en octobre.

Le lundi 17 septembre, au conseil d'arrondissement du 18^e, Roxane Decorte (RPR) a proposé un vœu s'opposant à l'extension de Tafanel. «C'était dans notre programme», nous a-t-elle expliqué.

Les Verts ont proposé eux aussi un vœu dans le même sens. Habilement, ils ont présenté un texte absolument identique à celui qui avait été voté, il y a quelques mois, dans le 19^e, par la majorité de gauche (PS, PC, Verts), demandant l'abandon du projet d'extension de Tafanel, le rachat à la SNCF de la totalité de la cour du Maroc, et l'inscription au prochain budget de la Ville des crédits nécessaires au futur jardin public.

Les Verts ont voté pour le vœu de Roxane Decorte, et les élus de droite (sauf Xavier Chinaud) ont voté pour le vœu des Verts. Cela n'a pas suffi à faire une majorité, car dans les deux cas les élus PS et PC ont voté contre.

Et c'est finalement un vœu présenté par Annick Lepetit qui a obtenu une majorité, texte extrêmement prudent qui ne se prononce ni dans un sens ni dans l'autre : «*Toutes les hypothèses restent ouvertes : soit l'achat par la Ville de l'intégralité du terrain, soit simplement l'achat de la partie hors extension de l'entreprise Tafanel. Le choix devra tenir compte de critères tels que l'intérêt ou non de conserver sur ce site des activités ferroviaires, économiques, et bien sûr le coût financier de ce terrain...*»

N. M.

On demande une deuxième entrée du métro à la Porte de la Chapelle

La concertation préalable au prolongement de la ligne 12 (mairie d'Issy - Porte de la Chapelle) vers Aubervilliers, est achevée. Il en ressort que les habitants du 18^e souhaitent la création d'un accès supplémentaire à la station Porte de la Chapelle, tourné vers le quartier de l'Évangile. Ils demandent aussi une amélioration de la desserte de la Porte d'Aubervilliers par les bus.

Des projets d'aménagement de "l'îlot Caillié"

Une exposition présentera aux habitants, fin 2001, à l'école maternelle rue du Département, les différents projets pour la réhabilitation du mini-quartier qu'on appelle "l'îlot Caillié" (ainsi nommé parce qu'il est traversé par la rue René Caillié), un petit bout du 18^e, séparé du reste de l'arrondissement, entre la rue d'Aubervilliers (qui marque la frontière avec le 19^e), les voies ferrées et le métro aérien. Quartier pauvre, avec un certain nombre d'immeubles vétustes. La rénovation ne sera pas inutile.

Après la concertation, quand un des projets aura été choisi par la municipalité de Paris, les procédures juridiques (modification du plan d'occupation des sols, déclaration d'utilité publique, acquisition de certains immeubles par la Ville, expropriations) s'étaleront sur 2002 et 2003.

Au cours d'une première réunion de concertation, le 12 juillet, plusieurs hypothèses ont été exposées par les services de la Ville. L'une envisage l'élargissement de la rue d'Aubervilliers, ce qui nécessiterait la démolition de tous les immeubles situés sur cette rue du côté 18^e. Les habitants et représentants d'associations présents se sont montrés plutôt hostiles à cette solution, et la mairie de Paris ne semble pas non plus pencher dans ce sens. L'orientation qui paraît avoir la préférence garderait la largeur actuelle de la rue. Elle comporterait une réhabilitation des immeubles n° 3, 5 et 7 et la démolition-reconstruction des autres.

C'est sur ces hypothèses que les habitants seront consultés. On souhaite en tout cas que, lorsque la décision sera prise, les délais soient aussi courts que possible jusqu'à la réalisation : rien ne pourrait autant la vie d'un quartier que ces périodes interminables où des immeubles sont laissés à l'abandon, murés ou remplacés par des terrains vagues, sans qu'on sache quand commenceront les travaux de rénovation. Les habitants de plusieurs autres quartiers du 18^e (Château-Rouge, secteur Duployé, Simphon) en savent quelque chose !

Clignancourt



Concertation pour l'aménagement du terrain Pajol

La mairie de Paris va lancer une concertation sur le futur aménagement du secteur Pajol (trois hectares appartenant au domaine ferroviaire, délimités par la rue Pajol, la rue Riquet, les rails SNCF, la rue du Département). Une réunion publique, deux réunions de concertation, une exposition publique sont prévues à cet effet.

C'est sur ce terrain, où se trouvent d'anciens hangars de marchandises de la SNCF, désaffectés depuis des années, que la municipalité de Paris avait projeté, du temps où Chirac était maire, de créer une ZAC de 630 logements, projet abandonné ensuite en raison de l'hostilité quasi-unanime des habitants du quartier.

Déjà, les principaux objectifs du nouveau projet d'aménagement ont été définis : un Institut universitaire de technologie (IUT) qui occupera notamment l'ancien bâtiment des douanes (bâtiment en pierres côté rue du Département), des logements pour étudiants, un programme limité de logements et de bureaux, un jardin public, des aménagements de voirie... On ne parle plus, apparemment, du projet de grand hôtel des impôts. En revanche, la mairie de Paris évoque des "équipements sportifs ou culturels", sans autre précision. La possibilité est citée de conserver et réutiliser une partie de la grande halle métallique.

Charles Hermite : reprise des activités, naissance d'un bulletin de quartier

Charles Hermite *actus* est né. Il s'agit d'un bulletin d'information édité par l'Association Charles Hermite, qui est elle-même un groupement des associations de la cité du même nom. Nouveau lien entre les habitants, ce journal rendra compte des activités des associations, des préoccupations des habitants, des démarches effectuées auprès des pouvoirs publics.

Par ailleurs, l'association Pluriel 18 a repris ses activités depuis le 12 septembre : pour les adultes, à l'école primaire Charles Hermite, yoga le mercredi de 18 h 30 à 19 h 30, et gymnastique le lundi de 18 h 15 à 19 h. Pour les enfants âgés de 4 à 10 ans, activités manuelles telles que poterie, peinture, cuisine, perles ou encore pliage, le mardi de 18 h à 19 h, et le mercredi de 16 h à 17 h, au local inter-associatif. Permanence de Pluriel 18, le mardi de 18 h à 19 h au local inter-associatif, 48 boulevard Ney, ou renseignements au 01 40 37 73 36 (e-mail : Pluriel18@wanadoo.fr).

Un atelier d'écriture rue Lamarck : ceux pour qui écrire est important

L'association Tisserands des mots donne la possibilité aux personnes pour qui l'écriture est importante de passer du désir à l'acte.



Noël Monnier

«D'abord ce moment de silence, de concentration : le temps de l'écriture.»

Pierrette Epsztein (professeur de lettres dans un collège) préside depuis 1993 à l'atelier d'écriture de l'association Tisserands des mots. «L'écriture est un vaste champ qu'il faut défricher, labourer, pour semer avant de récolter. C'est un travail artisanal avec un tissage de mots. Le texte devient alors une sculpture qui se coupe, se découpe, s'affine, se façonne, se peaufine», confie-t-elle.

Un lundi soir, autour d'une grande table en bois, les voici quatre à se retrouver avec Pierrette Epsztein, afin de plonger dans l'univers d'un nouvel auteur et, à sa suite, partir à la découverte de leur propre style. Elles sont assistante sociale, cadre d'entreprise, formatrice dans une société d'assurance, et retraitée.

«Ce soir, nous nous penchons sur le monologue intérieur, à travers un récit de Ludovic Janvier intitulé Face. Vous avez quinze minutes pour faire l'analyse de ce passage du livre», annonce Pierrette.

Le fonctionnement de l'atelier se

déroule toujours en trois phases.

Le texte choisi parle à l'inconscient, touche, provoque des émotions, entraîne l'analyse du texte (lexique, syntaxe, rythmes, sonorités, conjugaison, ponctuation, ellipses...) et du "ressenti". C'est le premier temps de réflexion.

Trois mots au vol

Les participantes doivent ensuite faire travailler leur imaginaire et écrire elles-mêmes un texte, en se laissant aller à la rêverie, aux enchaînements de mots et d'idées, loin de la rationalité, faire venir un langage qui soit propre au monologue intérieur, puisque c'est de cela qu'il s'agit aujourd'hui. Phase de silence impressionnant, de concentration.

Enfin chacune, y compris Pierrette, lit le texte qu'elle a écrit, et les autres notent, au vol, trois mots ou trois expressions qui les ont particulièrement frappées. On en discute ensuite, c'est le moment d'échange, d'animation. (Tel est l'exercice choisi pour ce soir. D'autres soirs, il y a

L'extraordinaire diversité des ateliers d'écriture

Il existe un certain nombre d'ateliers d'écriture dans le 18e, comme il en existe beaucoup, de plus en plus, à travers la France. Les méthodes de travail sont innombrables, faisant plus ou moins de place à l'étude du style, offrant plus ou moins d'espace à la spontanéité, partageant différemment le temps entre travail personnel et travail collectif, partant parfois de textes d'auteurs, ou d'un récit fait par un des participants, d'événements d'actualité, etc.

La méthode de Tisserands des mots veut «éviter que la personnalité soit dissoute dans le groupe». L'échange permet de se découvrir, de progresser, mais il est toujours précédé d'un moment de silence et de solitude : le temps de l'écriture. On part toujours de textes d'auteurs, car, dit Pierrette Epsztein, «cela permet une distance, l'auteur est un tiers, il est l'extériorité au groupe, ainsi ceux qui sont là ne s'enferment pas dans une sorte de famille...»

d'autres formes de mise en commun.)

On n'apprend pas tout seul. L'atelier est un lieu d'échange, de découverte, de connaissance et permet un travail structuré, régulier, avec une réflexion commune autour de textes. Au fil des séances, c'est un moyen d'entrebâiller la porte de son imaginaire, d'extérioriser sa personnalité, de découvrir, à travers ce matériau qu'est le langage et ce moyen qu'est l'écriture, sa propre voix.

Trente auteurs par an

«Véronique et Joëlle sont dans leur deuxième année, relève l'animatrice. Quant à Géraldine, elle vient depuis quatre ans. Elle écrit des poèmes et en a déjà beaucoup.»

«C'est une amie qui m'a fait connaître l'atelier de Pierrette, glisse Géraldine. J'ai toujours pris un réel plaisir à écrire. Cet atelier est particulièrement motivant, avec la découverte de nombreux auteurs. Pour moi c'est stimulant de travailler en groupe et cela me permet de rompre avec la solitude.»

Leurs points communs à elles quatre, et à toutes les personnes (de 25 à 70 ans) qui s'inscrivent à Tisserands des mots, ce sont bien sûr le goût de la lecture, l'amour des mots et de la langue française, le désir d'exprimer ce qu'on est, ce qu'on ressent, ce qu'on pense, en maîtrisant et en personnalisant l'écriture. Les ateliers permettent de briser la solitude, de confronter son travail avec d'autres, et de progresser.

Les activités de Tisserands des mots, c'est trente semaines par an, environ trente auteurs différents, chaque semaine trois groupes de quatre ou cinq personnes (lundi, mardi, mercredi de 19 h à 22 h), et quatre week-ends consacrés à l'écriture-découverte.

Chaque début d'année, après les vacances, Pierrette Epsztein propose une soirée découverte pour vivre un premier atelier et prendre connaissance des activités et des projets de l'association.

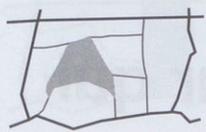
Derrière ces ateliers, il y a peut-être le vœu caché de certains de ses participants de retenir un jour l'attention d'un éditeur. Ne serait-ce pas la plus belle des récompenses pour Pierrette Epsztein ?

Michel Germain

Les ateliers de Tisserand des mots reprennent à partir du lundi 1er octobre. (Lundi de 19 à 22 h, atelier "fragments". Mardi, atelier "nouvelles". Mercredi, atelier "romans".) Contact : Pierrette Epsztein, 100 rue Lamarck. 01 53 28 06 38.

La vie des quartiers

Clignancourt



La brocante rue Ramey va-t-elle renaître ?

La partie haute de la rue Ramey, qui va de la rue Custine à la rue de Clignancourt, attire, depuis un peu plus d'un an, des brocanteurs. Ils sont quatre à s'être installés du côté impair de la rue. Et le bar *le Penalty*, qui avait brûlé il y a deux ans, va rouvrir en bar à vins d'un côté, et de l'autre en brocanteur. Mais la brocante vide-greniers qui naguère avait lieu deux fois par an, va-t-elle se tenir à nouveau cet automne, après deux années d'absence ?

L'association qui l'organisait (*le Village Ramey*) a cessé son activité en raison du départ de son principal responsable, M. Lamoureux, charcutier-traiteur. La nouvelle association attend son statut incessamment sous peu. «*Le but de ce nouveau Village Ramey sera de promouvoir le commerce dans cette rue, d'organiser la brocante et de faciliter les relations entre commerçants et riverains*, confie John Murphy, l'animateur de l'association. *J'ai fait toutes les démarches pour recréer l'association et faire adhérer le maximum de commerçants. Il en manque quand même deux à l'appel. La brocante devrait avoir lieu fin octobre ou début novembre. Les autorisations sont difficiles à obtenir en ce moment avec le plan Vigipirate. Mais on a bon espoir que cela se fasse. Les gens l'attendent avec impatience !*»

Nouveaux commerçants

La venue de ces nouveaux commerçants de la chine emballe les riverains, «*C'est plus sympa qu'un vendeur de sandwiches*», confie une voisine.

La boutique de John, «Jean Veuplu», «Jean Porte-Tout», était un squatt depuis des années. Tout en longueur, ce local aux pierres apparentes propose des objets des années 30 à 50. Une superbe caisse de pâtissier en marbre trône au fond, chinée dans le nord de la France. Juste à côté, Stéphan vend des disques, affiches, papiers divers. Patrick et Xavier, les premiers installés en mai 2000, étalent leurs fauteuils et meubles sur le trottoir à l'angle du passage Cottin. César, au

Thierry Chazelon



John l'Irlandais, brocanteur, a décidé de redonner vie au "Village Ramey".

piéd des escaliers du Chevalier de la Barre, est le dernier venu, et propose sensiblement la même chose que John, à son grand désespoir : «*Il faudrait que chacun se*

spécialise dans un style ou une époque, ce serait plus intéressant...»

L'association a rendu les commerçants solidaires devant certains problèmes. «*La plupart des commerçants installés rue Ramey habitent au-dessus de leur boutique ou dans le quartier. Mon ambition serait de voir se créer une association de riverains avec laquelle nous pourrions coopérer pour rendre ce quartier encore plus convivial. Comme nous sommes très impliqués dans le quartier, nous intervenons quand il y a des problèmes. Nous avons réussi à déloger des dealers des cages d'escaliers sans violence en parlementant simplement et en étant présents. Pareil pour la bande de jeunes qui squattaient les marches de l'escalier du Chevalier de la Barre et injuriaient les femmes qui passaient. On a discuté avec eux, certains sont partis, les autres se sont calmés.*»

John, l'Irlandais de Dublin, installé à Paris depuis plus de vingt-cinq ans, aux yeux d'un bleu profond, visage taillé à la serpe, rêve d'une rue foisonnante de brocanteurs divers et variés : «*Il y a deux boutiques vacantes sur le trottoir d'en face...*», confie-t-il d'un œil pétillant. À bon entendre...

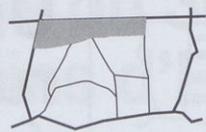
Michèle Stein

Mort de Madame Kezzim

Zahra Kezzim nous a quitté, en Zaoût, terrassée par une crise cardiaque. Elle tenait le point presse du 36, rue de Clignancourt. Elle habitait le quartier depuis plus de vingt-cinq ans. C'est l'un de ses fils, Djamel, qui a repris l'affaire.

La vie des quartiers

Porte Montmartre



Le square de la Moskova officiellement décidé

Le square de la Moskova est maintenant officiellement décidé, et l'appel d'offres va pouvoir être lancé aux entreprises spécialisées.

Il se situera au cœur du nouveau quartier de la Moskova, en face de l'école maternelle, entre la rue Angélique Compoint, le passage Saint-

Jules, la rue Leibniz et la rue de la Moskova. Il sera entouré d'une grille de 2,20 m de haut minimum, et fermé la nuit. Sa superficie sera de 2 326 m² (soit moins du quart du square René Binet, situé à 500 mètres plus au nord). Ce sera donc un petit square, mais bienvenu quand même. ■

Ginette Neveu : "un écrin de verdure" à la Porte de Clignancourt

Un «*écrin de verdure*» dense, composé d'arbres, d'arbustes à fleurs, de plantes vivaces et de grimpantes... Une revégétalisation du site afin de l'isoler de son environnement très urbain et bruyant, et d'en faire un lieu attirant, ce qu'il n'est plus, pour les habitants du quartier. Tels sont les objectifs du réaménagement du square Ginette Neveu.

Le projet, *made in* la Direction des parcs et jardins, comprendra donc des jeux pour les enfants, des structures «plus ou moins sportives» pour les

plus ou moins adolescents, un potager pour les écoles, une remise pour les jardiniers, un kiosque avec toilettes pour le gardien, de nombreux bancs, une fontaine, quelques arbres abattus, d'autres conservés, de nouveaux replantés, et une clôture de 2,20 m de hauteur tout autour.

L'intégration de l'alignement de tilleuls, situé actuellement à l'extérieur du square, ajoutera deux cents mètres carrés à la surface du nouvel écrin, la faisant passer de 2 800 à 3 000 mètres carrés. ■

Ma plume est à vous se prépare à inaugurer un nouveau local et se lance dans l'information sur l'euro



Noëli Monier

Mme Marret, présidente de Ma plume est à vous, devant sa vitrine sur l'euro.

C'est sans doute la première vitrine dans le 18^e consacrée entièrement au passage à l'euro. Elle se trouve au 6, avenue de la Porte-Montmartre, au local actuel de l'association *Ma plume est à vous*. Entre autres choses, on y voit un certain nombre de produits alimentaires courants avec leurs prix transcrits en euros.

Cette association se veut «*informateur et médiateur social*», spécialisée dans l'accès aux droits, et organise notamment, dans son local et dans plusieurs quartiers, des permanences d'*écrivains publics*, tenues par des bénévoles qui ont reçu une formation, afin d'aider les personnes peu familiarisées avec le français, avec l'écriture ou avec la langue administrative, à établir leur correspondance et à

effectuer leurs démarches. *Ma plume est à vous* tient aussi des permanences d'information et de conseil. Elle s'adresse donc à des personnes dont beaucoup risquent d'être en difficulté avec le changement de monnaie.

Le 15 novembre, l'association inaugurera son nouveau local, 64 rue Leibniz, qui s'ajoutera à celui de la Porte Montmartre. Elle y fera des réunions d'information sur l'euro, en utilisant notamment des fac-similés des billets et des pièces, avec des méthodes vivantes, sous forme de jeu notamment.

Ce nouveau local permettra de recevoir dix personnes assises en même temps, ce qui n'est pas possible dans le local actuel, trop petit. Il sera ouvert du lundi au jeudi, de 9 h à 18 h. ■

18^e
CULTURE

Ange et Damnation de Barbès à Bobo



Noël Monter

Ange et Damnation (Blandine et Marika), dans leur atelier rue Ramey, au milieu de leurs sculptures. Au premier plan, quelques "enfants-soldats".

La galerie Cargo 21 et l'association *Soupape ailée* s'offrent une nouvelle destination artistique avec l'exposition *De la Goutte d'Or à Sourikouki*. À l'affiche, Ange et Damnation, deux plasticiennes, ainsi que deux peintres et graveurs, Pascale Boillot et Olivier Besson, sans oublier les enfants de la Goutte d'Or et ceux de Sourikouki, un quartier de Bobo-Dioulasso (deuxième ville du Burkina Faso).

«*La Goutte d'Or est un haut lieu pour les populations en déplacement*, explique Jean-Marc Bombeau, l'animateur de Cargo 21. *Différentes origines ethniques y coexistent, mais la perte des repères culturels isole ces populations. Elle doivent s'intégrer mais on ne leur offre que peu d'espace de compréhension.* Cargo 21 se propose d'être un carrefour, et un véhicule de ces échanges.»

De son côté, *Soupape ailée* initie depuis 1995 à la pratique artistique comme facteur d'intégration et organise des manifestations artistiques avec d'autres pays. Ange et Damnation, qui animent l'association, ont organisé plusieurs ateliers de pratique artistique avec des enfants et des jeunes de Sourikouki.

La rencontre de Cargo 21 et de *Soupape ailée*, c'est l'exposition *De la Goutte d'Or à Sourikouki*.

Ange et Damnation présenteront des sculptures : des "enfants-soldats", inspirés par la guerre au Sierra Leone, longues silhouettes en bois brut taillées dans de vieilles poutres. Bestiaires, indiens et guerriers pour Pascale Boillot et Olivier Besson. À côté de leurs travaux, les œuvres des enfants de Bobo Dioulasso.

Mais plus qu'une simple exposition, la manifestation s'inscrit dans une dynamique d'échanges, avec plusieurs aller-retours entre Sourikouki et la Goutte d'Or. Un atelier *mail art* en direction des enfants sera mis en place en coordination avec des écoles et associations de la Goutte d'Or. L'idée a déjà séduit nombre d'enseignants et d'animateurs, tous

les après-midi d'ateliers sont d'ores et déjà distribués. Le matin, les portes seront ouvertes aux écoles et aux centres de loisirs, mais il faudra prendre rendez-vous.

Les ateliers animés par les exposants, intitulés *Dessine pour les enfants de Bobo : ton quartier, ta ville, tes amis*, veulent établir une correspondance artistique entre les enfants des deux régions : portraits de la famille, des amis, ou d'eux-mêmes sur des enveloppes, sculptures-colis... mais avant de se lancer dans la création une visite guidée de l'exposition est prévue.

En janvier prochain, les enfants de Bobo répondront à leur correspondants de la Goutte d'Or. Ange et Damnation y veilleront, puisqu'elles animeront l'atelier à Sourikouki. Une exposition du travail des enfants de la Goutte d'Or est prévue en mars 2002 au centre culturel français de Bobo-Dioulasso.

En attendant, *Soupape ailée* lance une vente par souscription des peintures des enfants de Bobo : 250 francs. Les sommes collectées serviront à louer une cour et des locaux (à Monsieur Yacine Sissoko) pour y établir les ateliers des enfants burkinabés, rémunérer les artistes de Bobo et faire face aux dépenses de fonctionnement – car il est impossible à Bobo d'acheter (du moins à des prix accessibles) peinture, papier à dessin et autres fournitures.

□ **Cargo 21** : 21 rue Cavé. De 14 h à 19 h, merc. à dim., ou sur rendez-vous. 01 42 23 56 56.

Exposition du 12 au 28 octobre. Vendredi 12 octobre à partir de 18 h : vernissage. Samedi 20 à 19 h et dimanche 21 octobre à 16 h : concert d'Andjeng Etaba Pantaléon, musique traditionnelle camerounaise. Vendredi 26 octobre à partir de 18 h : présentation du *mail art* avant son envol pour l'Afrique.

Pour tout savoir sur le projet : www.angeetdamnation.com

18^e
CINÉMA

Jean-Claude Tergal fait son cinéma

Connaissez-vous Jean-Claude Tergal ? Petits yeux, gros nez, mèche en bataille, maigres jambes dans un pantalon tire-bouchonnant, engoncé dans son éternelle doudoune, il n'est pas bien beau. Ce n'est pas non plus une lumière fulgurante ; mais il est si attachant, Jean-Claude. Ado-adulte, mal dans sa peau, innocent plutôt qu'ignorant, incapable de mal, ne demandant qu'à aimer et être aimé et qu'on arrête de le bousculer.

Jean-Claude Tergal est l'enfant de Didier Tronchet : un enfant de papier, personnage de bande dessinée, que ce maître de l'humour décalé a fait naître en 1989 (adulte d'abord puis régressant à l'adolescence et à l'enfance dans les albums suivants). Il va maintenant s'incarner sur la pellicule.

Tronchet, en effet, se lance dans la réalisation cinématographique et prépare son premier film, *Le nouveau Jean-Claude* (Richard Berry, Clotilde Courreau, Mathieu Demy et Darry Cowl au générique). Histoire originale dont le héros est Jean-Claude Tergal, sans l'être tout à fait. Le tournage a commencé le 20 septembre et va durer jusqu'au 11 novembre. Séquences à Marseille, d'autres tournées en studios mais aussi à Paris, au pied de la Butte, du côté de la rue Paul-Albert, dans ce 18^e où il

habite depuis des années, depuis qu'il a quitté son Pas-de-Calais natal (le pays minier de Jean-Claude) pour "monter" à la capitale et devenir bédéiste.

Pour son film, Tronchet a besoin de figurants et il les a cherchés sur place, dans son 18^e. Il a prospecté notamment à la Goutte d'Or. «*C'est bien payé, 500 francs par jour, autant en faire profiter ceux qui en ont besoin*», dit-il. Merci Didier.

Marie-Pierre Larrivé



Moulin Rouge : ça tourne en rond

La Butte Montmartre est à l'honneur sur les écrans de cinéma du monde occidental. Tandis qu'Amélie Poulain poursuit son fabuleux destin en entamant une carrière internationale sous le titre *Amélie from Montmartre*, le film américain *Moulin Rouge* débarque sur nos écrans au moment des vendanges.

Les deux films possèdent un autre point commun : l'utilisation d'effets spéciaux numériques très sophistiqués pour retravailler l'image. Mais, tandis que Jean-Pierre Jeunet utilisait la palette graphique pour magnifier son quartier, Baz Luhrmann en abuse pour réinventer un lieu mythique où il n'a tourné aucune des images de son film.

Moulin Rouge se déroule en 1900. Les plans de la Butte sont rares. À deux reprises, on voit une porte ressemblant vaguement à la Porte Saint-Denis où est inscrit en gros : *Montmartre* ; puis, toujours recréés par de puissants ordinateurs, des entrelacs de petites rues sombres, rues où des filles de joie font le tapin. Pratiquement toute l'action a pour cadre le cabaret qui donne son titre au film et la chambre d'un hôtel minable dénommé *L'Amour*, où séjourne le

héros de cette bluette sentimentale. Il s'appelle Christian (Ewan McGregor). Jeune écrivain étasunien, il vient à Paris pour vivre la vie de bohème. Installé près du Moulin Rouge, il tombe amoureux fou de la plus belle danseuse, Satine (Nicole Kidman). Mais un riche duc est également épris de la belle qui, pour le malheur de tous, souffre d'une grave maladie pulmonaire. Si Toulouse-Lautrec et Satie font partie des personnages secondaires de cette comédie musicale, ni la Goulue, ni Valentin-le-Désossé ne sont présents dans ce film kitsch, qui sombre à plusieurs reprises dans le ridicule.

Il y a toutefois une bonne idée dans *Moulin Rouge* : les chansons interprétées par les acteurs ne sont ni des créations originales, ni des chansons d'époque, mais des standards de la musique pop anglo-saxonne des vingt-cinq dernières années. Quelques tubes bien choisis signés Madonna, David Bowie, Elton John, Queen... Plutôt que de gaspiller votre argent pour un film, aussi vite vu qu'oublié, investissez dans la bande originale...

Sylvain Garel

Images du monde sur le site "Chambre noire"

Ce mois-ci, le photographe invité sur le site Internet du collectif Chambre noire est Marcos Prêdo, pour un reportage sur le Tibet. On peut y découvrir aussi des travaux récents des photographes du collectif Chambre noire (qui sont par ailleurs collaborateurs du 18^e du mois) : Christian Adnin (photos de Corse), Dan Aucante (le Canada), Francine Bajande (le Sénégal), Thierry Nectoux (l'Amérique du Sud). Adresse du site : <http://www.chambre noire.com>

Lire en fête aux quatre coins de l'arrondissement

Les 19, 20 et 21 octobre aura lieu la treizième édition de *Lire en fête*. Cette manifestation célèbre la littérature et les écrivains, et surtout la lecture, dans tous ses états. Voici les principales initiatives dans le 18^e.

● **L'Europe vue par les autres, à l'Olympic Café (20 rue Léon) :**

L'association *Sur le Motif* a pour objet : "Qu'est-ce que l'identité européenne ?". Audrey Folacci et Alice Muller-Feuga ont eu l'idée de demander à des Africains, puis à des Latino-Américains, de définir l'Europe. Sami Tchak et Jean-Roger Essomba, écrivains, s'interrogeront le vendredi sur les clichés et stéréotypes que les Africains ont sur "l'homme blanc". Ignacio Padilla, écrivain, et Luis Mizon, poète, débattront, eux, sur le sujet "l'Europe, paradis des arts ?", vu de l'Amérique latine. Des lectures de textes sont également organisées, et puisque tout se termine en chansons, le Roger Kom Band se produira vendredi 19 à 22 h, et Zabumba-E, groupe brésilien, samedi 20 à 22 h.

● **Mairie du 18^e :** samedi 20 à 15 h, lectures sur le thème du mariage, dans la salle des mariages, par l'association *Les Livreurs*.

● **Bibliothèque de la Goutte d'Or :** samedi 20, *L'Aventure de l'écriture* à 16 h, lecture de textes par les participants à l'atelier d'écriture "Chroniques parisiennes de l'an 2000".

● **Bibliothèque de la Porte Montmartre :** samedi 20 à 16 h, *Zanzibar*, pièce de théâtre, par la *Compagnie du Singe savant*.

● **Au Petit Ney, 10 av. Porte Montmartre,** samedi 20 à 18 h, rencontre avec les éditions Agone et leur collection "Marginale".

● **Brasserie la Pomponette, 42 rue Lepic :** samedi 20 à 16 h, lecture et dédicaces avec Gonzague Phélip.

● **Brasserie le Colibri, 35 rue Véron :** samedi 20 à 20 h, lecture et dédicace avec Nadine Monfils et les vrais personnages ayant inspiré son dernier roman (*Le 18^e du mois* n° 74)

● **Restaurant Lectures gourmandes, 28 rue de la Goutte d'Or, le 20,** soirée organisée avec l'association APSGO autour d'un d'un travail d'écriture effectué par des adolescents.

● **Galerie Eonnet-Dupuy, 27 rue Tholozé :** samedi 20 à 16 h, lectures sur le monde du livre par *les Souffleurs*.

● **Galerie RAM, 29 rue Germain Pilon :** samedi 20 à 18 h, lectures sur le monde du livre par *les Souffleurs*.

● **Hôpital Bretonneau :** vendredi 19 à 17 h, lectures sur le monde du livre par *les Souffleurs*. Exposition jusqu'au 11 novembre sur les livres d'artistes.

● **L'Étoile du Nord, 16 rue Georgette Agutte :** samedi 20 à 15 h, lecture de *l'Androgée* de Christian Siméon.

● **Librairie Mimogéa, 15 rue des Abbesses :** dimanche 21 à 11 h, lectures et dédicaces avec Catherine Verlaquet.

● **Théâtre Ouvert, 4 bis cité Véron :** vendredi 19 à 18 h, rencontre avec **Marcel Moreau.**
Claire Friedel

NOTES DE LECTURE

Daragnès : en souvenir d'un maître du livre d'art à Montmartre

● **Jean-Gabriel Daragnès**, recueil de textes de Baptiste-Marrey, Carco, Colette, Dorgelès, Léon-Paul Fargue, Giraudoux, Mac Orlan, etc. Éditions du Linteau (52, rue de Douai, 75009 Paris, où on peut commander l'ouvrage). 114 pages, 15 € (98 F).

La période entre 1920 et 1960 a été l'âge d'or d'une forme d'activité artistique bien particulière : celle du "livre d'art", non pas au sens de "livre parlant de l'art", mais au sens où le livre était lui-même un objet d'art. Livres à tirage limité, destinés aux collectionneurs, où le texte, l'illustration (gravures originales), la typographie extraordinairement soignée, le choix du papier (des papiers rares, procurant du plaisir rien qu'à toucher), l'impression artisanale (souvent sur presses à bras, exemplaire par exemplaire) concouraient à la création d'une forme raffinée de beauté.

Jean-Gabriel Daragnès (1886-1950), qui a vécu et travaillé à Montmartre durant la plus grande partie de sa vie, fut l'un des artisans remarquables de cette activité, peintre, dessinateur, graveur, imprimeur et éditeur. Ce livre-témoignage rassemble, outre une biographie et un recensement des principaux ouvrages qu'il a illustrés, un ensemble de textes écrits, au fil des années, par quelques grands écrivains qui furent ses amis : Giraudoux, Colette, Mac Orlan, Carco, Dorgelès, Léon-Paul Fargue...

Cette liste de noms indique bien quelles étaient ses préférences littéraires et artistiques : il se tenait à l'écart des courants d'avant-garde qui ont marqué cette époque, le surréalisme notamment, qu'il n'aimait pas. Il a illustré, outre les écrivains cités ci-dessus, des textes de Paul Valéry, Jules Supervielle, Marcel Schwob, Oscar Wilde, Francis Jammes, Rilke (entre autres), et des grands classiques auxquels il revenait régulièrement, Edgar Poe, Daniel De Foe, Stevenson, Nerval, Stendhal, Goethe, Flaubert...

Daragnès était hostile à toute forme d'improvisation et aux audaces littéraires ou stylistiques trop "décoiffantes".

L'écrivain Baptiste-Marrey, qui a débuté à 18 ans comme apprenti chez Daragnès, au 14, avenue Junot, dans la maison construite selon les plans de l'éditeur («une maison rose avec un toit en fronton et un balcon accroché au centre de la façade»), en trace un portrait contrasté : «L'imprimerie se trouvait au rez-de-chaussée, recouverte d'un toit-terrasse que Daragnès avait aménagé en jardin : il s'occupait personnellement de ses fleurs et soignait ses abeilles. Il avait un rucher, un peu clandestin (...). D'un tempérament horriblement colérique, il se nourrissait de lait, de miel et de fruits, se levait et se couchait tôt, ne fumait pas, détestait ceux qui fumaient, ne buvait presque jamais d'alcool. Ce régime ne l'empêchait pas d'éclater par brusques flambées en colères quasi-maladies, injurieuses, trépidantes, quel que soit l'interlocuteur. Il était petit, mince, vif, les yeux bleus, le front haut. En retrait souvent. Avec un joli sourire... La main veinée. Un marin plutôt qu'un artiste.»



La maison de Daragnès, avenue Junot, bâtie sur ses plans.

Daragnès, qui avait passé son enfance et toute sa jeunesse dans le 18^e, où ses parents s'étaient installés rue Doudeauville, alors qu'il avait 6 ans, avait été tenté par la carrière maritime et avait servi comme mousse sur un voilier de commerce. Mais il y avait renoncé pour raisons de santé et s'était consacré à son autre passion, l'art. En 1912, le poète Edward Montier lui avait proposé d'illustrer un de ses livres, et c'est ainsi que Daragnès avait découvert ce qui allait être sa vie.

Après avoir vécu et travaillé quelques années sur le Quai-aux-Fleurs, il avait installé son atelier 57 bis, boulevard Rochechouart, à côté du cirque Médrano, puis, à partir de 1925, avenue Junot.

Noël Monier

Trois polars, des Abbesses à Château-Rouge

Tragédie électrique

● **Le chant du bouc**, par Chantal Pelletier, Gallimard, Série noire.

Comment jumeler la commune libre de Montmartre et la place Saint-Nicolas de Bastia ? Nous en rêvions, Chantal Pelletier le fait à sa manière dans ce polar, Grand Prix du roman noir français 2001. Sur fond de double meurtre au Moulin rouge, de crack et de spéculation immobilière autour de Pigalle, *Le chant du bouc* ("tragédie" en grec ancien) s'élève de la Butte à l'Île de Beauté et retour, suivant une partition non exempte de quelques fausses... pistes. Menée par Maurice Laisse (*More is Less*, Plus est Moins), inspecteur de police quadragénaire et décati, malmené par son commissaire (une lesbienne très en forme et mysandre), l'enquête se conclut dans «le quartier branché des Abbesses qui frise l'électrocution». La vérité est toujours plus près que ce que l'on croit.

Sombre poulet

● **Ballet noir à Château-Rouge**, par Achille F. Ngoye. Gallimard, Série noire.

Le détective Kalogun est mandaté par le GROPA-LCAS (Groupe panafricain d'action et d'assistance) pour retrouver Djeli, un Malien disparu peu après la confiscation de ses faux papiers d'identité lors d'un contrôle de police. Autour de l'église Saint-Bernard, entre vraies "bordelles" (prostituées), "séries sept"

(filles nées dans les années 70) et "madames-salons" (femmes d'intérieur), "drogueurs" (comme son nom l'indique), "criseurs" (désargentés, victimes de la crise) et "fait chier" (importuns), l'enquête amènera d'un peu trop près Kalogun à "jouer avec l'esprit" (tarabuster) de quelques "coopérants" (trafiquants en tous genres) et "bandicons" (de bande de cons, appliqué à un individu dangereux), liés à certains "hauts d'en haut" (personnages haut placé) plus ou moins "camembérés" (de camembert bien fait).

Ce sombre ballet qui se déguste comme un croustillant "poulet-bicyclette" (élevé au grand air) est le troisième ouvrage de Achille F. Ngoye édité par la *Série noire*. On en reprendrait bien une cuisse.

Anne Farago

Les nuits de Pigalle

● **Police by night, bande dessinée**, par Alex Varenne. Éditions du Balcon. 130 pages, 15,09 € (99 F).

Par les sombres soirées de Pigalle, un bel inspecteur traque le crime mais protège belles (et beaux) de nuit, c'est *Police by Night*, une bande dessinée signée Alex Varenne, entre polar (un nouveau genre pour lui) et érotisme (sa spécialité). Belles putes et vilains macs, une petite dose de SM et, comme toujours chez lui, une certaine ambiguïté des sexes pour trois histoires courtes, troubles et troublantes, réunies en un volume "réservé aux adultes".

Marie-Pierre Larrivé

LE MOIS DU 18^e

Théâtre, danse

L'Étoile du Nord

Adam Geist
de **Dea Loher**

Jusqu'au 20 octobre

Où est le Bien ? Où est le Mal ? Adam Geist, jeune homme ordinaire, cherche... à travers les casernes, la drogue, le viol, la clinique psychiatrique, les communautés junkies, les groupes néo-nazis. Il ne trouve pas. Pas même une Ève pour cet Adam perdu. La pièce fait alterner des dialogues minimalistes avec des monologues et des chœurs.

Dea Loher, jeune dramaturge allemande, a reçu le Prix Schiller en 1995 pour Un autre toit, pièce inspirée par l'histoire de la Fraction armée rouge. Plusieurs autres œuvres d'elle ont déjà été jouées en France, notamment Tatouage et Barbe-Bleue, par les mêmes acteurs de la Compagnie MG Pessoa, qui jouent Adam Geist

■ **Jeudi 4 octobre à 19 h, L'Étoile du Nord présente sa saison 2001-2002 et invite les habitants du 17e, du 18e et de Saint-Ouen.** Présentation suivie d'une représentation de la pièce *Adam Geist*. Entrée gratuite dans la limite des places disponibles, réservation indispensable.

□ L'Étoile du Nord, 16 rue Georgette Agutte. 01 42 26 47 47.

Théâtre des Abbesses

Sidi Larbi Cherkaoui
Rien de rien, ballet pour six danseurs

Du 23 au 27 octobre

Sidi Larbi Cherkaoui, danseur et chorégraphe belge et marocain, met en scène les décalages, les différences culturelles, avec six autres danseurs qui sont flamand, jamaïcain, slovène..., dans un espace à la fois mosquée, rue, studio, et dans un langage chorégraphique aux variations parfois subtiles, parfois brutales. Sans morale ni message, il dégage les reliefs des situations qu'il présente, et elles parlent d'elles-mêmes.

■ **Également aux Abbesses** : Jusqu'au 13 octobre, **Madame Ka**, pièce de Noëlle Renaude (voir l'article dans notre dernier numéro) • Du 16 au 20 octobre, **Malavika Sarukkai**, danse classique de l'Inde.

□ 31 rue des Abbesses. Rens. 01 42 74 22 77.

Tremplin Théâtre

La grenouille mode d'emploi

par la Compagnie Jetzt
Du 4 au 28 octobre

Vous croyez connaître les grenouilles ? Les écouter, leur parler ? Oui, non ? Marco va vous apprendre. La sienne s'appelle Hélène. Il l'a rencontrée dans un couloir d'hôpital, elle et onze autres personnages, à cinq heures du matin, à l'heure où les infirmières de nuit s'en vont, dans un bruit de chariots, de pas, de voitures, d'oiseaux... Tout ce monde va et vient, entre rire et larmes.

□ 39 rue des Trois Frères. 01 42 54 91 00. Jeu., vend., sam. 20 h 30. Dim. 15 h 30.

Lavoir Moderne Parisien

Fragment d'une lettre d'adieu lue par des géologues

de **Normand Chaurette**

Du 12 au 27 octobre

Une commission d'enquête, quelque part. Autour des fragments de ce qu'on suppose être une lettre d'adieu, la reconstitution de la mort d'un ingénieur tourne à l'interrogatoire absurde. Dans les interstices d'un suspense policier apparaît la figure d'un homme dont on déchiffre peu à peu le silence.

□ 35 rue Léon. 01 42 52 09 14.

Montmartre-Galabru

Célibattante

de Nadine Ed et Blandine Métayer

Joyeux anniversaire à Nathalie, célibataire de 40 ans, qui a invité Marie, Cécile, Thomas, Sophie, les parents... Bref, la tribu. Une journée en trois actes, pleine de fantaisie et de surprises.

■ **Également au Montmartre-Galabru** : tous les dimanches à 17 h jusqu'au 25 nov., **Proust de Mazarine à Clotilde**, d'Annie Corbier.

□ Théâtre Montmartre-Galabru, 4 rue de l'Armée d'Orient. 01 42 23 15 85.

Et aussi

■ **A l'Atelier**, jusqu'au 31 octobre, **La ménagerie de verre**, de Tennessee Williams (voir l'article dans notre dernier numéro). 01 46 06 49 24.

■ **Au Ciné-théâtre 13, Bernard Azimuth**. 1 avenue Junot. 01 42 51 13 79.

■ **Au Funambule, Un air de famille**, d'Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri. 53 rue des Saules. 01 42 23 88 83.

■ **Au Sudden-Théâtre, Excès Uomo et Road movie** (voir notre dernier numéro). 14 bis rue Ste-Isaure. 01 42 62 35 00.

Littérature

Salle de l'Indépendance

K'Baret

"Miatlev en feu"

Jeudi 18 octobre, 21 h

L'association *Carp Théâtre* (qui par ailleurs anime les cours et stages de théâtre et arts du cirque d'Artsenic) propose durant l'année, dans le cadre de son "K'Baret", des spectacles pour savourer une découverte théâtrale, musicale, poétique... Le premier K'Baret de cette saison propose un spectacle sur l'œuvre du poète russe **Adrian Miatlev**, réalisé par de jeunes comédiens. Dès l'ouverture, le ton est donné : des percussions éclatent, et soudain la phrase : «*Quelle éternité fait-il ce matin ?*» On pense à Cendrars.

□ 48 rue Duhesme. 01 42 52 99 81.

A "Lectures gourmandes"

Poésie d'Espagne

Samedi 13 octobre, 20 h

Au restaurant *Lectures gourmandes*, les *Parvis poétiques* présentent une soirée avec le poète espagnol **Idelfonso Rodriguez**, samedi 13 octobre à 20 h.

En première partie, **Coplas flamencas**, présentés par le poète et éditeur Jean-Yves Bérioux : pour découvrir la beauté de ces courts textes, souvent anonymes,

constituant un riche "fond" poétique dans lequel puisent les *cantaores* du flamenco.

■ **Également à Lectures gourmandes**, vendredi 26 oct. à 18 h, à l'occasion de la sortie du livre **Un très proche Orient**, présentation et lectures par la chanteuse **Sapho** et les éditeurs (Joëlle Losfeld). Ce livre réunit les réponses d'une centaine d'auteurs à la question : "Que faire pour la paix au Moyen Orient ?"

□ 28-30 rue de la Goutte d'Or.

■ **A la crypte du Martyrium**, 11 rue Yvonne Le Tac, **La poésie danoise contemporaine**, conférence et lecture de textes par Karl Poulsen et Zygmunt Blazynsky. Samedi 13 oct. à 20 h 30 et dim. 14 à 16 h 30. Tél. 01 42 23 48 94.

Pour les jeunes

Programme jeune public au LMP

avec **Graines de soleil**

Du 8 au 10 octobre

Le *Lavoir moderne parisien* Linaugure, du 8 au 10 octobre, sa programmation jeune public. Elle se compose de la projection d'un film et de la présentation d'un spectacle, à partir de 18 h 30 pour que les enfants puissent venir en famille.

La première programmation (à partir de 10 ans) comporte une projection de 16 minutes,

In the street (documentaire sur les enfants de l'Upper east side de Manhattan, par Levitt et Agee), et une pièce entre théâtre et danse, *Terrain vague*, par la compagnie *Graines de soleil* (de la Goutte d'Or). D'autres programmes suivront.

□ 20 rue Léon. 01 42 52 42 63.

Musique

MUSIQUE CLASSIQUE

■ **Au Théâtre des Abbesses**, samedi 20 oct. à 17 h, **Barthold Kuijken** (flûte traversière) et **Ewald De Meyere** (clavecin), joueront des sonates de **Jean-Sébastien Bach**.

JAZZ

A l'Olympic-café

Akosh S. Unit

Joëlle Léandre

Deux "grandes pointures" du jazz moderne à l'Olympic-café ce mois-ci.

Du 1er au 6 octobre, 20 h 30, le saxophoniste Akosh Szelevényi et son groupe Akosh S. Unit, au parcours fulgurant, qui mêlent le souvenir des mélodies traditionnelles hongroises et les recherches les plus échevelées du free et du modern jazz. Des invités surprise chaque soir.

(Suite page 22)

Pour les enfants, au théâtre Montmartre-Galabru La fabuleuse histoire du chien Marcel

● Comédie musicale en chansons, de Victor Bianco. A partir de 4 ans. Jusqu'au 30 décembre.

Pauvre Marcel ! Avec ses deux oreilles pendantes, son immense amour sans emploi, si brave et si inutile... Il a peur de tout, il grimpe aux arbres et miaule comme un chat.

Un chien, c'est une sentinelle, c'est fait pour aboyer, et Marcel ne sait pas. Alors, dehors ! Sa maîtresse, une harpie, la clope au bec, les bigoudis sur le crâne, le jette dans la nuit noire. Surgissent un chat hargneux mais plein de mélodies magiques, un chasseur cherchant un chien sachant chasser, une fée, Sexy Maracas made in Hollywood, un pitbull qui le mène à la fourrière.

Que d'aventures et de péripéties ! Marcel est perdu dans une ville folle de bruit et de violence. Et là, ô miracle ! il aboie ! parce qu'avec son walkman sur la tête une petite fille allait se faire écraser.

Fable de notre temps, conte initiatique, comédie musicale, on y rejette le conformisme, on y revendique le droit à être soi, on y chante l'unité, la tolérance. Mimé, joué, chanté, le spectacle est enlevé par trois comédiens (Pascal Michaud, Claire Astor, Victor Bianco) avec une tendresse pleine d'humour.

Emmanuelle, 5 ans et demi, a aimé «*quand le pitbull est dans la cage, quand Marcel a fait tomber la fée, quand elle a mis de la poussière et qu'il a atchoumé*», mais elle préfère la fée de la Belle au bois dormant, «*parce*



qu'il y en a trois et s'il y en a deux qui s'endorment, il en reste toujours une».

Mathilde, 11 ans : «*Le chasseur est génial, l'homme de la fourrière c'est un vrai Mister Bean, le chat est super-sympa alors que d'habitude il est le méchant, et la fée est rigolote. C'est l'anti-déprime.*» **R.P.**

□ 4 rue de l'Armée d'Orient.

Rés. 01 53 72 93 49. Les mercredis et dimanches (et aussi, durant les congés scolaires, les mardis, vendredis, samedis), à 14 h 30 en semaine, 15 h le dimanche.

(Suite de la page 21)

Mardi 23, la contrebassiste **Joëlle Léandre** avec son batteur Paul Ovens et avec Daunik Lazro. Joëlle Léandre, qui ne joue plus qu'à l'archet, démontre que l'improvisation et les folles envolées du free n'excluent pas rigueur et science harmonique, comme on l'a constaté dans l'étonnant album pour deux contrebasses seules enregistré en 1998 avec William Parker, ou dans son dernier disque, *Project*.

■ Également dans les programmes de l'Olympic-café : le "Gros cube" d'Alban Darche, le X'tet de Bruno Régnier, l'Éric Plandé Group, Atonal Swing, Alexandre Authelain, Mop Trio, Monniot Mania, et de la musique africaine, des fanfares, une soirée salsa, etc.

□ Programmes complets : 20 rue Léon ou 01 42 52 29 93.

■ **Au Studio des Islettes**, concerts les vendredis et samedis 21 h : Achile Gayo et John Betch, Bruno Bellemain, Arnaud Sacase, Rasul Siddik, Éric Schultz, etc. Jam-session les lun., mar., merc., jeu. (Programmes complets : 10 rue des Islettes. 01 42 58 63 33.)

■ **Jazz au square de Clignancourt**, concerts organisés par l'association EPOC. Dimanche 7 oct. à 16 h, la chanteuse Sophie Obin en quintet. Autre concert dimanche 28 oct. à 16 h.

MUSIQUES TRADITIONNELLES

■ **Au Théâtre des Abbesses** : Samedi 13 oct. à 17 h, **Trio Chemirani** (musique d'Iran). • Lundi 29 oct. à 20 h 30, le Finlandais **Kimmo Pohjonen** (accordéon solo). • Mercr. 31 oct. à 20 h 30, la Québécoise **Jorane** (une création pour deux voix féminines, deux violoncelles, contrebasse, batterie).

Expositions

Hors cadre : des expos "en miroir"

Hors cadre, nouvelle association d'artistes plasticiens, a choisi comme cadre la cité *Montmartre aux artistes* du 189, rue Ordener, et précisément l'atelier de Pascal Bruandet (créateur tous supports) pour y organiser ses expositions, faire découvrir l'univers de chacun et s'ouvrir aux autres.

Outre Pascal Bruandet, l'association comprend Brigitte Romazko (sculptures de terre), Alain Jacomy (sculpture sur bois et métal, dessins), Jacotte

Bourdon (peinture), Jacqueline Signoret (graphisme sur ordinateur), Scarlett Vade pied (installations) et Sylvain Bourdon qui, lui, n'est pas artiste mais qui préside l'association et y apporte son regard extérieur. *Hors cadre* est ouvert à toutes rencontres nouvelles.

Pour chaque exposition, le travail d'un des artistes est choisi, accroché et mis en lumière par un autre. «*C'est passionnant, cela permet d'enrichir nos regards, de discuter de notre travail, ce que s'interdisent trop souvent les artistes, et même de passer outre à certaines pudeurs puisque c'est l'ami qui nous met en lumière, ce que nous n'aurions peut-être pas osé faire de nous-mêmes*», déclare Jacotte Bourdon.

Jacotte a été exposée la première, puis Brigitte au printemps dernier. Fin septembre, ce fut Alain, mis en scène par Brigitte. Fin octobre, du 26 au 28, Pascal sera "accroché" par Jacqueline, qui à son tour (en décembre probablement) sera mise en lumière par Jacotte. Un photographe et une sculptrice sont pressentis pour continuer le jeu des miroirs. (Renseignements : 01 42 23 54 01.)

M. P. L.

Galerie Ennet-Dupuy Sajtinac

Du 13 octobre au 11 nov.

Rue Tholozé s'ouvre un nouveau lieu pour l'art contemporain. Après la rue Vieille du Temple dans le Marais, Ghis-



Une peinture de Sajtinac (dans une nouvelle galerie qui ouvre aux Abbesses)

laine Ennet et Vincent Dupuy installent leur galerie juste en face de l'appartement qu'ils habitent depuis 1993. Ils l'inaugurent avec des œuvres de Sajtinac, qui a été tour à tour dessinateur de presse, réalisateur de films d'animation (il a reçu le Grand Prix d'Annecy) et peintre. Son travail, entre illustration et peinture, évoque sur un mode un peu sarcastique des thèmes d'aujourd'hui, la guerre, la mondialisation, la politique, la religion...

□ 27 rue Tholozé. Tlj sauf lundi 14 h à 19 h.

Et aussi

■ **A la galerie d'Orsel** (47 bis rue d'Orsel), **Yann de Carrouet**, "Les mondes en métamorphose", du 3 au 20 octobre (mar. à ven. 14 h à 19 h 30, sam. 11 h à 19 h 30).

■ **A l'atelier Jus de réglise** (18 rue Duhesme), **Isabelle Dufour**, aquarelles et terres. Du 4 au 12 octobre.

■ **A la Halle St-Pierre**, outre les deux grandes expositions sur l'art brut (voir notre dernier numéro), on peut voir dans le hall d'entrée, jusqu'au 14 octobre, des œuvres de **Jean-Luc Giraud**. (2 rue Ronsard.)

Ces deux pages ont été réalisées par Rose Pynson, Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier.

A la galerie AVM Alain Campos



Noël Monier

● "Le tribunal des corbeaux". Jusqu'au 21 octobre.

Alain Campos a un visage en lame de couteau, une allure volontiers rigolarde, une pointe d'accent faubourien qui contraste avec la sûreté intellectuelle des propos, pourtant on le devine, secrètement, qui se tient au bord de la rupture d'équilibre, dans une inquiétude volontaire...

Alain Campos a changé. Cet artiste, un des plus anciens de la galerie AVM, aimait multiplier les références stylistiques, placer par exemple dans le même tableau une silhouette évoquant l'art des cavernes et un visage sorti des peintures de la Renaissance italienne, et cela avec une touche de pinceau affinée, des surfaces lisses, des tonalités où dominaient des rouges sombres intenses, des bruns, des bleus mats.

Il a changé. Sa palette est plus claire, avec de plus en plus de blancs, les traces du pinceau deviennent volontiers apparentes, les contours plus rugueux. Il utilise davantage qu'auparavant des techniques mixtes : collages, mélanges de matières... La thématique aussi évolue ; pour la première fois apparaissent de grands nus féminins.

L'exposition s'appelle *Le tribunal des corbeaux* : à côté des silhouettes et des visages humains, ou face à eux, ou à l'intérieur d'eux, la présence silencieuse, quelquefois à peine évoquée, d'énigmatiques corbeaux. Ici et là, des inscriptions, tout aussi mystérieuses, tel ce : "Paroles sourdes, pensées muettes"...

De toile en toile on retrouve des signes, des formes : ainsi cette forme en amande qui est parfois un œil, parfois une feuille, parfois l'espace étroit dans lequel s'inscrit le corps d'un homme. Ou bien cette forme en Y qui se répète.

«*Ça ne m'intéresse pas de montrer ce qu'est un arbre, ou un oiseau, dit Campos, ce qui m'intéresse c'est juste d'indiquer : ici il y a un arbre, ici un oiseau. Ce sont des compositions très simples. L'homme, la femme, l'animal, des arbres, et peut-être, pour ceux qui le veulent, un dieu, ou des dieux, je ne sais pas. Peut-être un mystère, à chacun de voir...*»

N. M.

□ 42 rue Caulaincourt. 01 42 54 09 09. Tlj sauf lundi 14 h 30 à 19 h 30.

Soutenez votre journal

□ Je m'abonne pour un an (onze numéros) 130 F (19,82 €)

□ Je m'abonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 230 F (35 €) (130 F abonnement + 100 F cotisation)

□ Abonnement à l'étranger 150 F (22,87 €)

□ Je me réabonne pour un an (11 numéros) 130 F (19,82 €)

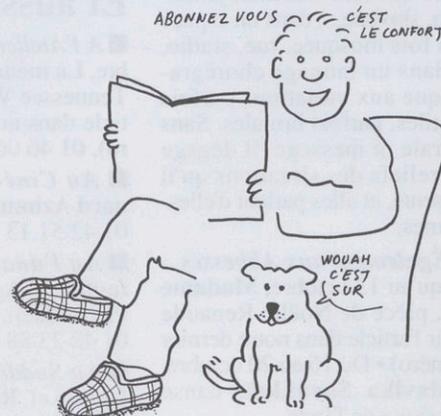
□ Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 230 F (35 €) (130 F abonnement + 100 F cotisation)

□ Je souscris un abonnement de soutien, un an 500 F (76,23 €)

Remplir en lettres majuscules et envoyer avec le chèque à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois" 57, rue de Clignancourt, 75018 Paris :

NOM : Prénom :

Adresse :



18^e

ARCHI

Cette rubrique présente chaque mois un aspect de l'histoire architecturale du 18^e.

Les trois piscines du 18^e

Se laver ou s'amuser ? Ou les deux à la fois ? Depuis l'Antiquité on connaît les bains publics, et à la fin du XIII^e siècle fonctionnaient à Paris vingt-six *étuves* ou *hôtels des bains*. Jusqu'en 1399 hommes et femmes partageaient ensemble les plaisirs de l'eau, mais ensuite l'Église obtint une alternance des jours réservés aux hommes et aux femmes, puis fit fermer en 1566 les étuves pour des raisons de moralité. Il ne restait aux nageurs qu'à piquer une tête dans la Seine où ils pouvaient nager entre des cordes.

La première "piscine" parisienne avec une école de natation a ouvert sur la Seine en 1785 : entre quatre bateaux, un fond de lattes de bois délimitait les évolutions des nageurs. Mais il faut attendre 1884 pour voir la construction d'une piscine couverte et chauffée. On retrouve cette architecture, en forme d'un bassin de bains sur la Seine, à la piscine des Amiraux et à la piscine Hébert : au-dessus du bassin, des coursives desservent les cabines de déshabillage. Ces galeries reprennent la structure des bateaux amarrés le long des quais et qui étaient équipés de «cabinets de baignoire». Cela donne un côté rétro à l'ensemble.

La piscine des Amiraux fait partie d'un ensemble d'immeubles sociaux commandé par la Ville de Paris en 1921 à l'architecte Henri Sauvage. Il avait prévu de loger à l'intérieur de l'îlot un cinéma, mais la ville donna sa préférence à la piscine, plus en rapport avec les préoccupations hygiénistes de l'époque.

C'est dans le creux de cette architecture en pyramide que l'architecte a logé la piscine et aussi un ensemble de bains-douches. Les façades des immeubles sont recouvertes de carreaux de céramique blancs, assez mal entretenus, mais à l'intérieur la piscine a été rénovée en 1983 et la plupart des carreaux d'origine sont très beaux.

Au-dessus des nageurs les étages ont été construits en retrait pour donner de la lumière à la rue et créer des terrasses afin de profiter du soleil et ainsi, pensait-on, éviter la tuberculose, un souci constant à l'époque. L'eau est chauffée "au bain marie" ; comme dans toutes les piscines anciennes. Le bassin a une double cuve et mesure 33,33 mètres de long. Cent vingt cabines sur deux niveaux attendent les baigneurs.

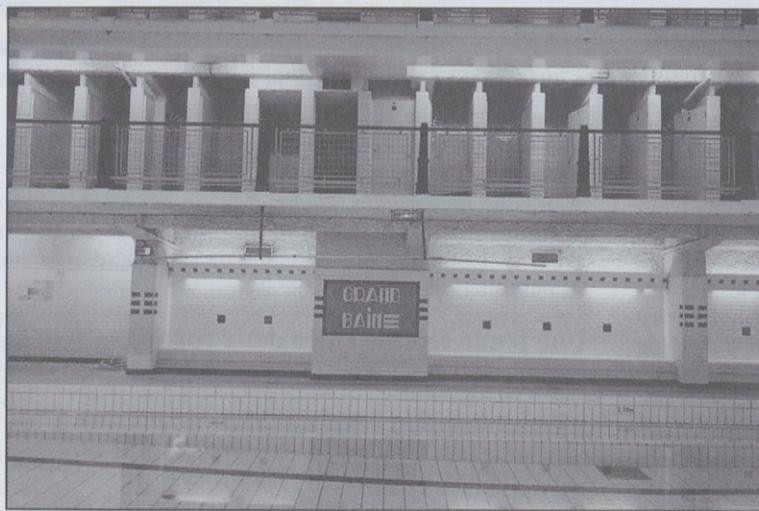
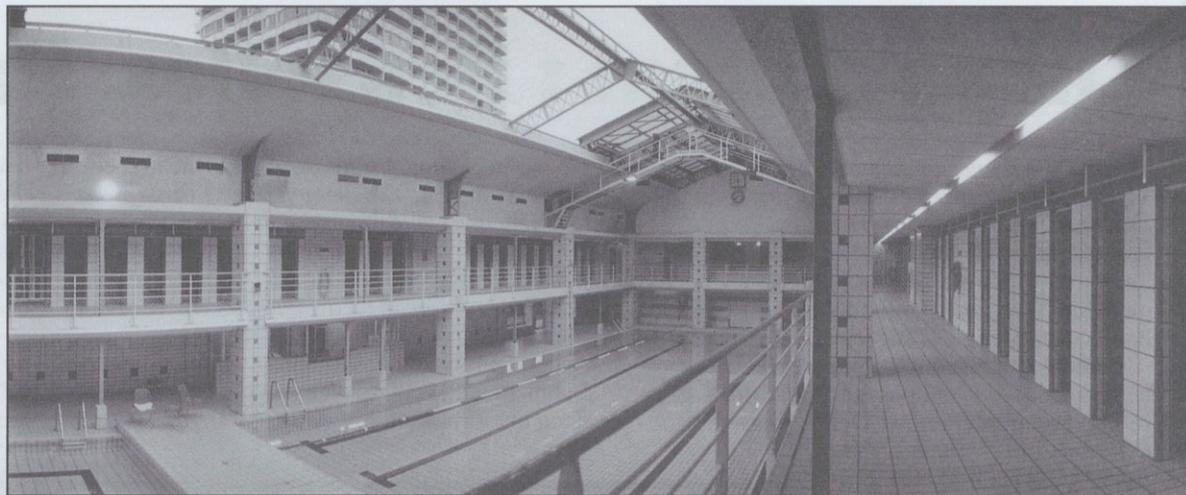
La piscine Hébert avait été construite en 1894-1895 sur le même modèle, avec une coursive supérieure qui mène aux cabines, mais on l'a dotée depuis d'un toit ouvrant. Son originalité résidait dans son alimentation par un puits artésien creusé à 719 mètres qui lui garantissait une alimentation indépendante en eau.

La piscine Bertrand Dauvin, avec ses deux bassins de 25 et 12,5 mètres, présente une architecture standard. C'est vrai que les contraintes de ce type de construction sont importantes : au poids du bâtiment il faut ajouter les contraintes du chauffage (souvent électrique) et le poids de l'eau.

Voilà qui rend improbable la construction de piscines dans le secteur de Montmartre ! Le poisson d'avril de notre journal en avril 1996 (une piscine dans le Sacré-Cœur) aurait du mal à se concrétiser.

Danielle Fournier

□ Piscine des Amiraux, 6 rue Hermann-Lachapelle. Piscine Bertrand Dauvin, 12 rue René Binet. Piscine Hébert 2 rue des Fillettes.



● *Ci-dessus* : La piscine Hébert (en haut), a été construite en 1894-95 dans le quartier de La Chapelle et rénovée cent ans plus tard.

La piscine des Amiraux (en dessous) a été construite en 1921 dans le quartier Simplon.

Elles sont toutes deux bâties sur le même modèle, celui des bateaux-piscines de la Seine, avec des coursives au-dessus du bassin, dans lesquelles se trouvent les cabines de déshabillage.

(À travers le toit ouvrant de la piscine Hébert, sur la photo du haut, on distingue la tour Boucricry.)

● *Ci-contre en haut* : Dans la piscine des Amiraux. Les beaux carrelages de céramique blanche, d'origine, avec les affichages du grand bain et du petit bain, ont été remis en état en 1983.

● *Ci-contre en bas* : La piscine Bertrand Dauvin, près de la Porte de Clignancourt, est beaucoup plus récente, avec ses grandes baies vitrées et ses deux bassins (25 et 12,5 mètres).

Photos Thierry Nectoux
(www.chambrenoire.com)

Rencontre avec Lubna Azabal, comédienne, née en Belgique, en transit dans le 18e, héroïne de *Loin*, le dernier film d'André Téchiné, tourné à Tanger...

Lubna Azabal : Bruxelles, Paris, Tanger

«**O**n a tous un moment dans notre vie où on a envie de tourner une page.» Lubna Azabal expose ainsi l'une des facettes de *Loin*, le dernier long métrage d'André Téchiné, sorti sur les écrans parisiens au début de septembre, et dans lequel elle a revêtu les habits d'une jeune "Tangerine".

Radiieuse, chaleureuse, volontariste, belle, juste, les critiques n'ont pas été avares pour décrire la jeune comédienne. Des papiers dans *les Cahiers du cinéma*, *les Inrocks*, *Libé*, *Le Monde*, *Studio*. «Je suis même passée chez Ardisson», ajoute-t-elle amusée.

Téchiné, dénicheur de talents ? Le film la met en scène avec Gaël Morel et Stéphane Rideau. Les deux garçons se sont «rencontrés au lycée dans le Lot-et-Garonne, il y a huit ans», dit le personnage de Gaël dans le film. Une évocation des *Roseaux sauvages*, où ils ont partagé la vedette avec Élodie Bouchez, encore inconnue à l'époque.

Le parcours cinématographique de Lubna Azabal semble simple par rapport à d'autres. «J'ai eu de la chance, car je n'ai pas eu à faire trop de castings avant de rencontrer André Téchiné.» Un premier long métrage, *Les siestes grenadines* (sortie à Paris en novembre 2001), puis Téchiné lui propose un rôle important. Mais «j'ai fait trois mois d'essais avant de commencer, dit-elle. Cela signifie plusieurs allers-retours entre Bruxelles et Paris... Je venais travailler deux heures avec lui, puis je reprenais mon train.» Pour les besoins du film, il voulait une comédienne bilingue français-marocain. «Et puis un jour, j'ai reçu un coup de fil, je n'y croyais presque plus.»

Le film a été sélectionné au Festival de Venise. Puis *Loin* s'est, pour elle, éloigné dans le temps : le film a été tourné en 1999, alors pour en parler il lui faut faire un petit exercice de mémoire, relire les dialogues pour se remettre dans la peau du personnage.

Quatorze ans après à Tanger

«J'ai passé quatre mois et demi à Tanger, cela faisait quatorze ans que je n'avais pas mis les pieds au Maroc.» Car, comme son nom ne l'indique pas, Lubna nous arrive tout droit de Belgique où elle est née et a grandi. «On est bien à Bruxelles, mais c'est très village, très "cocoon", on a tendance à s'y endormir. C'est pour ça que je suis venue à Paris, j'avais besoin d'une ville qui me dynamise, me fouette le sang.»

Mais avant de poser ses valises dans le 18e, il y a eu le conservatoire à Bruxelles. «Un copain photographe m'avait dit que j'avais une belle énergie et que je devais faire du théâtre.» Théâtre ? vous avez dit théâtre ? Clairement atti-

rée par le cinéma, Lubna Azabal, le théâtre, elle connaissait peu. «Seulement avec l'école... La première pièce que j'ai vue, c'était Roberto Zucco de Koltès.» Elle a adoré, mais de là à se projeter sur une scène... «Moi, à l'époque, je voulais être journaliste ou avocate.» Sa mère rêvait pour elle d'un avenir de vétérinaire.

Pendant ses années d'apprentie comédienne, Lubna travaille pour payer ses cours, notamment dans une brasserie bruxelloise «être serveuse,

d'un garçon, perdu trop tôt, l'autre décidant d'élever un enfant toute seule dans un Maroc qui n'en a pas les mœurs. Lubna Azabal y est Sarah, une fille à peine sortie de l'adolescence, une jeune femme entre deux routes, l'une tournée vers l'Orient, l'autre vers l'Occident.

«Je me suis mise dans la peau d'un personnage qui ne sait plus vraiment où il en est, quelqu'un en ébullition et en tension amoureuse permanente, dont la mère vient de mourir, une juive amoureuse d'un goy; elle tient une pension, elle doit virer quelqu'un qui faisait presque partie de la famille, et elle hésite entre rester à Tanger ou bien partir vivre au Canada avec son frère.»

Les illusions identitaires

La toile de fond du film est dessinée par tous ceux qui tentent, désespérément, de passer ce bout de mer qu'est le détroit de Gibraltar, les uns sous les camions, les autres dans des embarcations de fortune... Le hasard des calendriers veut que le film sorte au moment où l'Espagne présente son nouveau "système de surveillance intégrée". Cent cinquante millions d'euros débloqués afin que les côtes andalouses soient surveillées en permanence par un maillage de caméras thermiques, doublées de caméras infrarouge... «On pourra presque voir les gens embarquer du

Maroc», ont expliqué les autorités ibériques.

Autre toile de fond du film de Téchiné, celle des "illusions identitaires". C'est d'ailleurs le titre d'un livre qu'on aperçoit dans le champ, présenté presque à la dérobée.

Dans la vraie vie, Lubna Azabal n'a pas de problème d'identité, elle sait ce qu'elle veut jouer, et ce qu'elle ne veut pas. Elle ne veut pas, par exemple, incarner une jeune beurette en conflit avec sa famille. «J'ai trop vu de films à la télé où les comédiens d'origine maghrébine sont cantonnés à des rôles de jeunes de banlieue avec l'accent qui va avec... Je suis fière d'être marocaine, j'en ai marre qu'on enferme les Arabes dans ces créneaux réducteurs.»

Par contre, si un grand réalisateur tunisien ou égyptien lui propose un film tourné en langue arabe, là elle est partante. «Le cinéma, c'est un métier qui touche au sensible... C'est aussi un monde qui m'effraie, car le milieu est très concurrentiel et je n'ai pas cette mentalité-là.»

Quand elle est en tournage, Lubna Azabal vit vingt-quatre heures sur vingt-quatre avec les pensées de son personnage, sauf le vendredi soir où elle part danser, se vider. À la fin du tournage de *Loin*, elle a mis un bon mois pour s'échapper totalement de Sarah.

«Sarah est quelqu'un qui est toute entière dans la modération et la retenue. Moi, dans la vie, je suis tout le contraire.»

Nadia Djabali



Elle voulait être journaliste ou avocate. Elle est devenue comédienne...

cela m'a aidée dans la construction de mes personnages, j'ai côtoyé quotidiennement toute sorte de gens, des couples, jeunes et vieux, des ados, des putes, des fonctionnaires, toute sorte de gens...» Toute une bibliothèque de sentiments, de parcours, de regards...

Une jeune femme entre deux routes

Au conservatoire, les caractères sont plus classiques, puisés chez Racine ou Shakespeare, mais Lubna s'ennuie un peu pendant les cours alors, dès la première année, elle fréquente de jeunes réalisateurs et complète sa panoplie par des courts-métrages. Puis le bouche-à-oreille travaille pour elle. Le réalisateur tunisien Mahmoud ben Mahmoud vient lui proposer un rôle dans *Les siestes grenadines*. Elle arrête le conservatoire pour tourner *Les siestes*. Puis Téchiné l'emmena à Tanger.

Tanger, une ville portuaire à l'extrême nord du continent africain, avec juste en face Tarifa, l'Andalouse, qui dessine les contreforts de l'Europe. *Loin* est aussi un film intimiste sur la proximité des sentiments, ressentis d'abord par des femmes ; une n'arrivant pas à faire le deuil

«Les acteurs d'origine maghrébine trop souvent cantonnés dans des rôles de jeunes de banlieue...»